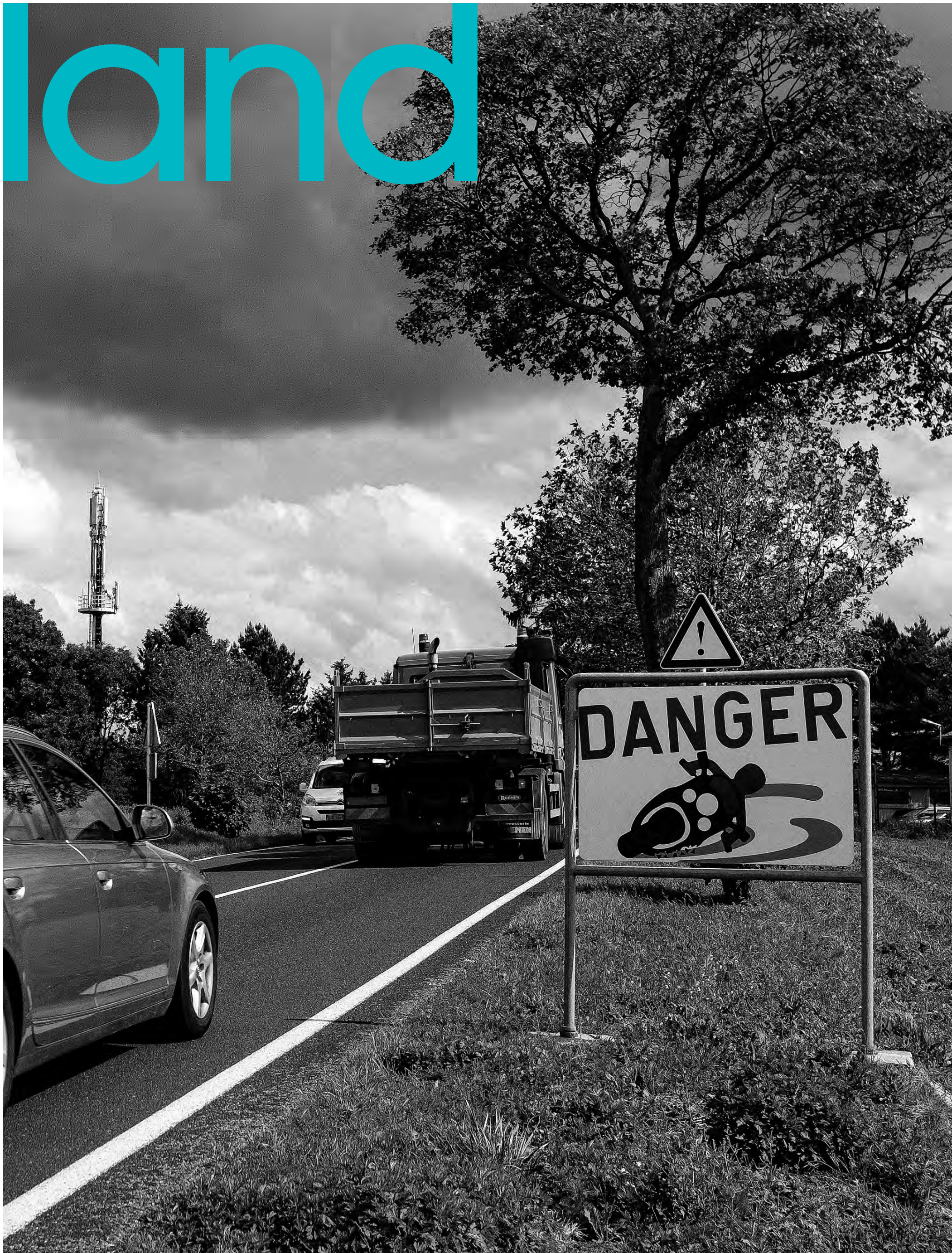




POLITIK

Mit Megafon für den Frieden

Am Ostersonntag wurde für Frieden demonstriert. Die Organisatoren schafften es nicht, lagerübergreifende Anliegen zusammenzubringen

Das Ende einer Ära

Jahrzehntelang waren Führungsleute aus der Wirtschaft gern im *board* der Sécurité routière

Une question de transparence

Les tensions qui enveniment la vie du Mudam prennent une tournure de plus en plus politique

WIRTSCHAFT

En eaux troubles

Malgré de lourds investissements, la qualité de l'eau des rivières luxembourgeoises reste très mauvaise

FEUILLETON

Über die Essenz des Jungsein

Die Ausstellung *Jonk Sinn* im Mierscher Theater versucht eine Bestandsaufnahme des Jugendlebens in Luxemburg



Paradoxe cardinal

IIII Bernard Thomas

Jean-Claude Hollerich comme successeur de Jorge Bergoglio ? De *CNN* à *ZDF*, en passant par l'AFP, le nom du cardinal luxembourgeois apparaît dans de nombreuses *short lists*. L'hypothèse reste hautement improbable : Deux jésuites de suite, cela ferait quand même beaucoup. Mais si les grands candidats finissaient par se bloquer les uns les autres, le Luxembourgeois pourrait émerger comme solution de compromis, estiment certains. (Un scénario qui n'est pas sans rappeler les nominations de Thorn, Santer et Juncker à la tête de la Commission européenne.) L'intéressé se dit, forcément, pas intéressé, et ceci depuis plus de cinq ans. « Je serais très malheureux à un tel poste. [...] Je ne suis pas assez bon pour cela », glissait-il « modestement » à *L'Essentiel* en mars 2022. Sur *Radio 100,7*, l'évêque auxiliaire, Leo Wagener, estimait ce lundi que son chef, polyglotte et bien connecté, pourrait « prêter assistance pour créer des majorités » durant le conclave. Il le voit comme un intermédiaire, un rôle que les Luxembourgeois aiment s'attribuer dans les enceintes internationales. « Au niveau de l'Église universelle, il est considéré comme un réformateur ouvert », a ajouté Wagener. En effet, dans la presse internationale (surtout germanophone), Hollerich est régulièrement décrit comme un « libéral ». Si l'étiquette sied éventuellement au cardinal romain, elle colle mal à l'archevêque. Au Luxembourg, Hollerich est l'homme du repli, qui continue sur la voie de l'« Entweltlichung » tracée par Ratzinger. Huit ans après le divorce (subi) entre l'Église et l'État et quatre ans après la cession (choisie) du *Wort*, 2024 a été marqué par la cassure (calamiteuse) entre l'Église et le paraétatique. Le cardinal a abandonné Caritas, sans sentimentalité. Son refus de s'impliquer dans la gestion de crise lui aura coûté la sympathie des cathos de gauche. Mais Hollerich n'a pas caché la méfiance que lui inspirait un « prestataire de services » qui, à ses yeux, ne serait « pas directement lié à la communauté des croyants » (*Revue* 18.9.24). Une suspicion qu'il partageait avec le pape François qui, en mai 2023, avait appelé Caritas Internationalis à retrouver sa « vocation ecclésiale ».

Il ne faudrait pas analyser l'Église en appliquant « un à un » la grille de lecture « conservateur-progressiste », rappelle Ludwig Ring-Eifel. « Bergoglio et Hollerich tentent de se concentrer sur l'essence de l'Église », décrypte le reporter en chef de la Katholische Nachrichten-Agentur face au *Land*. « Ceci peut se recouper avec des idées qu'on qualifierait généralement de gauche, comme la solidarité avec les migrants et les pauvres. Mais face aux grandes organisations comme Caritas, des personnes du type de Bergoglio et de Hollerich restent très sceptiques. Celles-ci ne correspondent pas à cette *Rückbesinnung* qu'ils appellent de leurs vœux. » Il y a dix ans, Jean-Claude Hollerich pouvait apparaître comme l'archevêque au diapason avec « l'esprit Gambia », se mobilisant pour les réfugiés et manifestant aux côtés des jeunes de Fridays for future. Cela lui a valu les critiques de la droite populiste. Dans leur livre, les nouveaux idéologues de l'ADR, Fred Keup et Tom Weidig, le présentent comme « la mauvaise personne au mauvais moment », qui se serait détournée du « narratif national » pour se dédier à des « Weltprobleme », comme la pauvreté ou le climat.

Mais en parallèle à ses positionnements « progressistes », Hollerich a activement favorisé l'éclosion de structures traditionalistes au Luxembourg. Un certain dédain vis-à-vis des « Kulturchristen » amorphes l'a poussé vers des groupuscules exaltés et *fringe*, censés évangéliser le Grand-Duché, redéfini en terre de mission. Contrarié par les Lëtzebuurger Guiden a Scouten, trop sécularisés à son goût, Hollerich a ainsi reconnu les très droitiers Scouts de l'Europe. Au Kirchberg, il a installé le séminaire Redemptoris Mater, qui attire de futurs prêtres plus conservateurs et plus missionnaires. Au Cents, il a implanté un ordre de nonnes aussi dévotes que recluses. Il a surtout déroulé le tapis rouge à Verbum Spei, bien que cette fraternité ait affiché une fidélité posthume à un fondateur accusé d'abus sexuels en série. Ce n'est que très tardivement que Hollerich s'est résigné, ce janvier, à mettre fin à cette « coopération pastorale », critiquant des « déviances » qui, en fait, étaient connues depuis longtemps et contre lesquelles ses conseillers l'avaient mis en garde. (Le cardinal laisserait parler, mais déciderait seul, regrettent ses critiques.) Mais les contradictions du cardinal luxembourgeois sont en partie consubstantielles à l'Église elle-même. Son ambiguïté jésuitique n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle du pape François. Comme coordinateur du « synode sur la synodalité », Hollerich a réussi à éviter un schisme entre conservateurs et libéraux, au prix de conclusions très timides.



Politik

Mit Megafon für den Frieden

IIII Stéphanie Majerus

Am Ostersonntag wurde für Frieden demonstriert. Die Organisatoren schafften es nicht, lagerübergreifende Anliegen zusammenzubringen



Oliver Halmes

Auf der Kinnekswiss schwenkte die KPL gegen drei Uhr ihre roten Fahnen, Demonstrierende gegen den Krieg in Gaza hielten palästinensische Flaggen, und Althippies verströmten den Duft ätherischen Lavendelöls. Seit 2019 finden in Luxemburg-Stadt wieder Ostermärsche statt. Die Einladung dazu erreichte die Redaktionen mit einem bunten Peace-Zeichen – versendet von der Friddens- a Solidaritätsplattform. Der beigegefügte Text rahmte die Manifestation im Vorfeld als Zeichen gegen Hass, Rassismus, Faschismus und Antifeminismus. Vermutlich um zu verhindern, dass sich angeblich friedensbewegte Neurechte dem Marsch anschließen. Oder weil man sich breiter aufstellen möchte, um mehr Menschen zu erreichen. Schwer zu sagen, wieviele dem Aufruf folgten, dem Eindruck nach mehr als Hundert.

Im Gespräch mit dem *Land* zeichnet Parteipräsident Ali Ruckert die KPL als einzige echte Friedenspartei: „Déi Lénk stimmen mittlerweile auch für die Unterstützung der Ukraine und die Grünen sind mit François Bausch ja schon längst übergelaufen. Nur noch die KPL steht für Abrüstung.“ Nachdem Luxemburg 1949 Mitbegründer der Nato wurde, beteiligte sich die Kommunistische Partei an der Gründung des Mouvement National de la Paix, das sich für Abrüstung und die Abschaffung der Luxemburger Armee einsetzte und organisierte Demos gegen den Koreakrieg (1950-1953).

Ali Ruckert selbst nahm ab den 1980er-Jahren regelmäßig an Friedensdemonstrationen teil. „Wir haben gegen den Nato-Doppelbeschluss demonstriert und in Sanem zugleich gegen das Nato-Logistikzentrum. Eine Unterschriftenaktion mit 3 800 Unterzeichnern zeigte, dass viele Bürger nicht begeistert von dem Lager waren“, erinnert er sich.

Der Nato-Doppelbeschluss verfolgte einerseits das Ziel, durch die Stationierung von Mittelstreckenraketen in Westeuropa Druck auf die Sowjetunion auszuüben, trat andererseits aber zugleich für Verhandlungen zur Abrüstung ein. In dieser Zeit erlebten die Ostermärsche, die in den 1950er-Jahren in England ihren Anfang nahmen und sich vorrangig gegen Atomwaffen richteten, ihren Höhepunkt. „Viele betrachteten den Beschluss als gefährliche Aufrüstungspolitik und als potenzielle Eskalationsdynamik des Kalten Kriegs. Die Angst vor einem Atomkrieg war groß, deshalb nahmen in Städten wie Bonn Hunderttausende an den Ostermärschen teil“, ordnet der Historiker Mohamed Hamdi ein, der im Rahmen einer Konferenz im Herbst 2024 in der Nationalbibliothek einen Vortrag zur Friedensbewegung hielt. Neben dem Lager der sowjetnahen Kommunisten gab es Sozialisten und Linkskatholiken, die in der Friedensbewegung aktiv waren. Führende Köpfe waren der Historiker und *Forum*-Mit-

[...]

Raymond Becker,
langjähriger
Friedensaktivist



Links: Ali Ruckert am
Megafon
Links: Tilly Metz

[Fortsetzung von Seite 3]

gründer Michel Pauly, Alex Bodry (LSAP), der Historiker Denis Scuto, Lucien Lux (LSAP), Mars Di Bartolomeo (LSAP), der Journalist Jacques Drescher und der Gewerkschafter André Roeltgen. Personen wie François Bausch, Muck Huss und Jupp Wagner fanden in der Friedensbewegung zusammen und gründeten 1983 die grüne Partei. Auch Raymond Becker, der den Ostermarsch seit 2019 organisiert, war Grünen-Mitglied. Sie opponierten 1973 bis 1977 bereits gemeinsam gegen den Bau des Atomkraftwerks Remerschen.

Ruckert lebte von 1978 bis 1980 in Moskau, wo er Korrespondent der *Zeitung vum Lëtzeburger Vollek* war und Wirtschafts- und Philosophie-Vorlesungen besuchte. Er sei aber nicht prinzipiell auf der Seite von Russland, für ihn aber stehe fest, dass die Ukraine Russland mit seinem Nato-Beitritt provoziert habe. Erwidert man, dass die Ukraine kein Nato-Mitglied sei, wird Ruckerts Stimme laut: „Mee se wëllen awer.“ Würde Russland den südwestlichen Nachbarn nicht mehr angreifen, wäre man deshalb weiterhin in einem kriegsähnlichen Zustand. Fragen zu Souveränitätsbemühungen einer Nation und Völkerrecht führen ins Nichts. Hinter Ruckert macht ein KPL-Mitglied Lärm mit einer Drehklapper, Ali Ruckert hat ein Megafon in der Hand; während des Umzugs fordert er einen Finanzierungsstopp der Luxemburger Armee und Nato.

Diese Forderung sorgte in der Einkaufsstraße für den einen oder anderen kuriosen Blick. Im 20. Jahrhundert war in Luxemburg Armeeskepsis jedoch nahezu der Normalfall. In dem Sammelband *Militärsgeschichte Luxemburgs*, herausgegeben von Thomas Kolnberger und Benoît Niederkorn, analysiert Felix Streicher, die luxemburgische Nachkriegsarmee habe nie viel Zustimmung erfahren. Der Historiker Thierry Grosbois meint im Großherzogtum des 20. Jahrhunderts herrschte eine gewisse Nostalgie für den Neutralitätsstatus, der von 1867, also seit der Festungsschleifung, bis zur Verfassungsrevision von 1948 galt. Trotz häufiger Armeekritik sei die Bevölkerung dennoch atlantisch eingestellt gewesen, schlussfolgert der Historiker Matthias Boucebcı – für ihn ein Paradox. Um die öffentliche Meinung auf Militärausgaben einzustimmen, sagte der Verteidigungsminister Marcel Fischbach (CSV) im Parlament 1965, dass „wir in den Augen unserer Verbündeten weder als Nutznießer noch als Parasiten erscheinen wollen“. Doch die Öffentlichkeit sympathisierte wenig mit Wehrdienst und Militärausgaben. Unel, LSAP und Assos setzten sich seit den 1950er Jahren gegen die Wehrpflicht ein, die 1967 schließlich abgeschafft wurde. Jean-Claude Juncker sagte vor ein paar Wochen in dieser Zeitung: „In vielen Familien ist das Militär negativ besetzt, was ich gut nachvollziehen kann, denn mit meinem Vater und seinen Brüdern haben wir mehrfach über ihre Zeit als Zwangsrekrutierte gesprochen. Ich war 1967 in der Septième und war froh, keinen Militärdienst absolvieren zu müssen.“

Während des Protestzugs ging Ali Ruckerts Anti-Armee Position allerdings unter. Die Kufiya-Träger stimmten ab der ersten Schritte ihren Sprechchor an: „Free Palestine, no more Genozide, Israel is a terrorist state.“ Ein Bosnier ist aus Arlon mit seiner Frau und zwei Kindern angereist. Er komme jede Woche in die Stadt um gegen den Gaza-Krieg zu demonstrieren. „In Luxemburg und Belgien kann man seine Meinung frei äußern, in Frankreich und den USA wäre

solch ein Protestumzug nicht mehr möglich.“ Kennt er die Gesichte der Ostermärsche? „Ich weiß, dass das Format heute etwas anders ist, aber ich weiß nicht was Ostermärsche sind, ich habe den Aufruf auf der Facebook-Seite des Comité pour une paix juste gesehen.“ Ein weiterer Bosnier sagt, er habe das Wort „Frieden“ in der Ankündigung gelesen – das allein habe ihn überzeugt, teilzunehmen.

Eine Frau mittleren Alters läuft trotz Gips am Fuß und Krücken am hinteren Ende des Menschenmenge mit. In den Achtzigerjahren demonstrierte sie in Köln und Bonn gegen den Nato-Doppelbeschluss. Sie wünscht sich mehr Engagement seitens der Politiker: „Et gesäit een jo, wat an der Welt lass ass.“ Aus der Abgeordnetenkammer ist niemand erschienen. Am Umzug nahmen jedoch die Europaabgeordnete Tilly Metz sowie der Sprecher von déi Lénk, Gary Diederich, teil ebenso der Politologe Armand Clesse, Roger Schauls vom Mouvement écologique und einige Mitglieder der Action Solidarité Tiers Monde (ASTM). Auch Ben Müller vom Nationalkomitee von déi Lénk ist anwesend. Er reagiert auf die Kritik der KPL, déi Lénk sei nicht friedliebend: „Mir sinn natierlech och fir den Dialog. Mee et gött och e Recht op Selbstverteidigung am Völkerrecht, an et ass evident, datt de Putin net bereet ass, de Krich ze stoppen. Mir sinn net naïv.“

Jos Thill, Gemeinderat von déi Lénk Düdelingen, vergleicht den heutigen Umzug mit denjenigen in den Siebzigern und Achtzigern: „Mir scheint, es waren damals mehr Menschen anwesend und überwiegend Jüngere.“ Vor allem das Komitee Luxemburg-Vietnam, dessen Mitbegründer der Anwalt Gaston Vogel war, mobilisierte Massen. Die *Revue* lobte 1969, es versuche „seit geraumer Zeit, die Luxemburger Bevölkerung, ansonsten nur einseitig oder falsch informiert, mit Hilfe von Vorträgen, Konferenzen, Filmabenden und Podiumsdiskussionen, an denen mitunter auch nordvietnamesische und südvietnamesische Politiker teilnahmen, für die blutigen Anliegen eines Volkes zu sensibilisieren, das nunmehr seit nahezu 35 Jahren nichts anderes erfuhr als Krieg, Mord, Massaker.“ Veranstaltungen, die Erfolg gehabt hätten: „Fast zu klein war die Maison du Peuple in Esch, die Teilnehmer am vom Comité Luxemburg-Vietnam organisierten Solidaritätsmeeting mit den Völkern Indochinas gegen den Krieg aufzunehmen“. Mit dem Wort und dem Bischof lag das Komitee jedoch im Argen. Das Wort schrieb, das Komitee behalte „seine Sympathien ausschließlich Hanoi und dem Vietcong“ vor. Verleumdet werde, wer ihren Standpunkt nicht teile. Es habe „einen perfiden Schlag“ gegen den Bischof, das Wort und die Caritas-Leitung ausgeübt, indem es behauptete, die Caritas würde ihre Spenden dem Erzbischof von Hué übermitteln, „der sie an seine Priester verteilen würde, um Messen lesen zu lassen“. Das sei nicht wahr und zeuge „von bössartiger Voreingenommenheit und Intoleranz“.

Mohamed Hamdi meint, man könne die Demonstrationen gegen den Vietnamkrieg auch als die erste große Jugendbewegung Luxemburgs betrachten. „Sie hatten einen stark anti-autoritären, anti-imperialistischen und anti-amerikanischen Zungenschlag.“ Bis zu seinem Tod nannte Gaston Vogel die Amerikaner „Yankees“. Das Land auf der anderen Seite des Atlantiks habe Vogel kaum interessiert – er habe immer „nach Osten geschaut“. Der Historiker Denis Scuto

seinerseits ordnet die Friedensbewegung als Teil der „Zivilgesellschaft“ ein, die ab den 1960er-Jahren entstand und sich außerhalb der traditionellen politischen und wirtschaftlichen Strukturen sowie der bestehenden Vereine verstand. In der Nachkriegszeit experimentierte die Jugend mit neuen Formen der Selbstverwaltung, Bürgerinitiativen und spontanen Protestbewegungen. Ihre Ziele seien ehrgeizig gewesen, schreibt Scuto 2018 im *Tageblatt* – es sei um „tiefgreifende politische und soziale Veränderungen“ gegangen. Und ihre Methoden waren dabei vielfältig: von Rundtischgesprächen, Resolutionen, Protestmärschen und Zukunftswerkstätten über Sit-ins bis hin zu künstlerischen Auftritten. „In diesem Epochenwechsel der langen 1960er-Jahre entstanden weltweit Studenten- und Bürgerrechtsbewegungen, feministische, Friedens-, Umwelt- und Dritte-Welt-Bewegungen, Menschenrechtsorganisationen und Homosexuellenbewegungen“, fasst Scuto den zivilgesellschaftlichen Wandel zusammen. Der zunehmende Wohlstand und höhere Bildungsstand hätten in der Nachkriegs- und Babyboomer-Generation überindividuelle Ziele und Werte verankert.

Als der Protestzug vor der Abgeordnetenkammer ankam, ergriff Raymond Becker das Mikrofon: „Mir wëllen a kenger Gesellschaft liewen, wou déi mënschlech Empathie ëmmer méi verschwënnt.“ Auch Magali Paulus vom Cell, der Gewerkschafter Nico Wennmacher, die Antidiskriminierungsunternehmerin Sandrine Gashonga und Jean-Paul Shungu von der kongolesischen Gemeinschaft hielten eine Rede. Da der Verstärker den Lärm auf dem Platz kaum durchdrang, waren die Reden nur schwer verständlich – und so blieben nur wenige bis zum Schluss. Zu einem kleinen Eklat kam es, als Nicolas Zharov von LUKraine seine vorbereitete Rede vorlas. „Faschist!“, riefen ihm einige Mitglieder der KPL entgegen. In der ZLV erklärte Ali Ruckert an diesem Mittwoch, warum es zu Zwischenrufen kam: Während der KPL eine Wortmeldung verweigert worden sei, habe man „diesem Rüstungsunternehmer“ eine Bühne geboten. Im Internet, so Ruckert, brüste sich Zharov damit, „ein innovatives Unternehmen zu leiten, das Drohnen herstellt und sich dem Ziel verschrieben hat, die europäischen Verteidigungskapazitäten mit modernen Lösungen für die Kriegsführung zu stärken – und dabei die besten Erfahrungen der Ukraine zu nutzen.“ Dieses Zitat ist tatsächlich auf seinem LinkedIn-Profil zu finden. Die eigentliche Botschaft – nämlich, dass man Autokraten, der Klimakrise und Diskriminierung den Kampf ansagen müsse, wie Raymond Becker sie am Samstag im Wort formulierte – ging dabei weitgehend unter.

Laut dem Internationalen Komitee vom Roten Kreuz wurden im Herbst 2024 weltweit über 120 internationale und innerstaatliche bewaffnete Konflikte registriert. Seit dem Vorjahr hat die politische Gewalt zugenommen, mehr als 223 000 Menschen wurden getötet. Besonders viele Todesopfer forderten der Krieg in der Ukraine, der Konflikt im Sudan, die Kämpfe in Myanmar sowie die Bombardierung des Gazastreifens. Verständlich, dass der Wunsch groß ist, zusammenzukommen, um gemeinsam ein Zeichen für den Frieden zu setzen. Der Ostermarsch jedoch – mit seinen eklektischen Botschaften und dem teilweisen Verharmlosen realer Bedrohungen – war dieses Jahr nicht die geeignete Plattform dafür. ●

B L O G



PERSONALIE

Martine Deprez

CSV-Gesundheits- und Sozialministerin, konnte am Mittwoch von etwas Schönerem als der Reform der Renten erzählen. Mit Martine Hansen (CSV) vom Agrarressort stellte sie eine Initiative der CSV-nahen Schuman-Spitäler (HRS) vor, ihre Klinikkost stärker auf regionale und saisonale Zutaten auszurichten. Da die HRS von der konzerneigenen Tochter Santé Services S.A. bekocht werden, fällt ihnen das leicht. Auf die Frage, wann andere Spitäler sich

anschließen, antwortete das Gesundheitsministerium: „Es besteht schon ein allgemeines Engagement der Spitäler.“ Die Initiative der HRS verstärke das weiter. Der Klinikverband FHL sagte dem *Land* vor der Pressekonferenz mit Deprez auf Anfrage, er sei in die Veranstaltung „nicht impliziert“. (Foto: sb). [PF](#)

POLITIK

Nordstad, Nee

Obwohl im März in einem Referendum 57 Prozent der Bettendorfer Bürger/innen dafür plädiert hatten, dass ihre Gemeinde die Fusion mit Ettelbrück, Diekirch, Erpeldingen und Schieren zur Nordstad weiter sondiert, entschied sich der Gemeinderat am Mittwoch mit acht zu drei Stimmen dagegen. Damit dürfte nun jene „Klarheit“ herrschen, die die anderen

vier Gemeinden nach dem Referendum eingefordert hatten. Die Bürgerinitiative, die es angeregt hatte, ist von der Entscheidung des Gemeinderats „enttäuscht“, schrieb sie. [PF](#)

Vormacht und Erdrutsch

Mit „Vormachtstellung“, „Erdrutschsieg“ und „Kantersieg“ genoss die CGFP per Pressemitteilung ihr Abschneiden bei den Wahlen zur Berufskammer von öffentlichem Dienst und Gemeindesektor (CHFEP). Die Resultate wurden am Dienstag publik. Mit 29 Mandaten zur CHFEP waren zwei mehr zu vergeben als 2020. Die CGFP errang 23 der 24 für den öffentlichen Dienst zu vergebenden Sitze. In der Gruppe 6 (Grundschullehrer) nahm sie dem OGBL sein bisheriges Mandat ab. Er behält eines für die Lehrbeauftragten; ebenso eines für das Gemeindepersonal. Für dieses gingen die anderen vier der fünf CHFEP-Sitze an die FGFC. Sie

ist seit 20 Jahren mit der CGFP verbündet. Auch das *Tageblatt* bescheinigte am Mittwoch der CGFP einen „Erdrutschsieg“. Die so gestärkte Staatsbeamtengewerkschaft will am heutigen Freitagvormittag auf einer Pressekonferenz ihre Forderungen für die von der Regierung angekündigte große Steuerreform vorstellen (Foto: oh). [PF](#)

FINANZEN

Alles ist zyklisch

Schätzt der Kompensationsfonds (FDC) der Rentenkasse die Aussichten für den Erlös seiner Sicav-FIS dieses Jahr vorsichtiger ein – wegen des durch die Zollpolitik der US-Regierung ausgelösten Durcheinanders auf den Finanzmärkten? Wurden die Investitionen kurzfristig angepasst? Der FDC bestätigte, dass die Sicav, die seit 18 Jahren den größten Teil der Rentenreserve

investiert, seit einigen Wochen Turbulenzen auf den Aktien- und Obligationen-Märkten ausgesetzt ist. Doch die Investitionsstrategie des FDC basiere auf einer „vision à long terme, construite en cohérence avec un profil de risque prédéfini et approuvé par son conseil d'administration“. Das trage den „stets zyklischen“ Marktbewegungen und Phasen von Volatilität Rechnung. Demnach kann der FDC durchaus Geld verlieren. Wie im wegen Ukrainekrieg und Energiekrise turbulenten Jahr 2022, als seine Sicav ein Minus von 3,17 Milliarden Euro verbuchte. Dagegen 2023 ein positives Resultat von 2,28 Milliarden und 2024 voraussichtlich 2,9 Milliarden (die Bilanz ist noch nicht offiziell). [PF](#)

Geld von früher (II)

Das Guthaben im kommunalen Konjunktur-Ausgleichsfonds (einem Spezialfonds im Staatshaushalt) blieb zwischen 2015 und 2024 bei 52,19 Millionen Euro (*d'Land*, 18.4.2025). Das Innenministerium antwortete diese Woche auf die *Land*-Anfrage von voriger Woche, ob Zinsgutschriften sich nicht hätten auswirken müssen. Das fragte sich auch der Staatsrat im Gutachten zum Gesetzentwurf von CSV-Innenminister Léon Gloden zur Auflösung des 1967 eingerichteten Fonds, aus dem seit 40 Jahren nichts mehr entnommen wurde. Laut Innenministerium wurde das Guthaben des

Fonds stets mit der Trésorie des Staates angelegt und zum mittleren Zinserlös vergütet. Als der Erlös 2015 auf null sank, gab es keine Vergütung mehr; als er kurz darauf negativ wurde, entschied die damalige Regierung, das den Gemeinden nicht in Rechnung zu stellen. Als zum Jahreswechsel 2022/23 nach EZB-Entscheidungen die Zinsen stiegen, hätte der Konjunktur-Ausgleichsfonds erneut Einnahmen haben können. Doch davon wurde abgesehen, da ihm jahrelang Negativzinsen erspart geblieben waren und im Innenministerium schon diskutiert wurde, ihn aufzulösen. [PF](#)

GEMEINDEN

Neubau

Nachträglich zum Erscheinen des Artikels „Im Westen was Neues?“ (*d'Land*, 18.4.2025) teilte die Gemeinde Redingen mit, dass gegenüber dem Schulgebäude in den kommenden fünf Jahren 31 Wohnungen entstehen sollen. In der Nähe des Schwimmbads sollen innerhalb von acht Jahren weitere 180 Wohnungen gebaut werden, durch eine Raumverdichtung weitere 65 sowie in einem neuen Wohngebiet 15 Wohneinheiten. Man rechnet mit einem Bevölkerungswachstum in den nächsten 15 Jahren von 2,23 Prozent; ein eher moderater Anstieg für eine Gemeinde, die von der Landesplanung als Centre de développement et d'attraction ausgewiesen ist. [SM](#)

Les députés en spectateurs d'un show antivax

IIII Bernard Thomas

Une heure et demie de divagations antivax en « live stream » sur *chd.lu*. Ce mercredi, Amar Goudjil a profité de son passage devant la commission des Pétitions pour ensevelir les députés sous un déluge de statistiques faites maison, d'anecdotes personnelles et de références pseudo-scientifiques, le tout accompagné d'une forte dose complotiste. Sa pétition demandant une enquête « sur la réalité sanitaire, statistique, scientifique et politique » du Covid-19 avait recueilli 4 986 signatures, lui donnant droit à son quart d'heure de gloire parlementaire. Le pétitionnaire, résident luxembourgeois de nationalité française, s'est présenté aux députés comme « un consultant en management », qui aurait étudié « les neurosciences et la programmation neurolinguistique pendant vingt ans ».

Il s'est illico lancé dans un *best of* du discours antivax. La vaccination aurait été un « viol physique et psychique », « un crime machiavélique organisé et planifié depuis longtemps ». Les vaccins auraient rendu les personnes « électromagnétiques » et provoqué « une explosion de cancers ». D'ailleurs toutes les vaccinations ne seraient qu'une

vaste « tromperie » de l'industrie pharmaceutique, « un dispositif d'effraction et d'endommagement du système immunitaire chez l'enfant ». À plusieurs reprises, Goudjil a sommé les députés à se positionner par rapport à ses graphiques, leur lançant un défi : « Si vous ne trouvez pas de nanotechnologies dans les vaccins, j'accepte d'aller une année en prison ici au Luxembourg, à mes frais. Même deux années... »

Chez les députés, l'énervement était perceptible. Or, leur ton est resté étonnamment poli et diplomatique. Personne n'a pris la peine de déconstruire les déclarations de Goudjil. (La cellule scientifique de la Chambre l'avait pourtant fait dès janvier 2022 dans une note de recherche que personne n'a citée ce mercredi.) La députée ADR Lexy Schoos a même remercié Goudjil « fir dee ganz klaren Exposé ». Les autres députés se sont bornés à de courtes questions « de compréhension ». Ils semblaient surtout avoir hâte que le show se termine. L'ancienne ministre de la Santé, Paulette Lenert (LSAP), a brièvement rappelé le lien entre le début des vaccinations et la fin de la saturation des stations intensives. Elle aurait suivi « une étincelle

de sagesse », restant calme pour ne pas faire le jeu de « victimisation » des antivax, dit-elle au *Land*. Sa successeure, Martine Deprez (CSV), s'est également affichée cool, avançant des chiffres : Sur 1,44 million de doses injectées, 2 500 cas d'effets indésirables ont été confirmés, dont plus de 70 pour cent classés comme « pas grave ». Puis d'ajouter sèchement : « Dat si Fakten. Ech kommen aus enger Spart, wou ee mat Fakte schafft ».

Les députés se sont montrés plus combatifs lorsque le pétitionnaire a (plus ou moins directement) mis en cause leur indépendance. Avec beaucoup de sous-entendus, Amar Goudjil a lancé : « Il y a partout des gens malhonnêtes. Même ici, vous aurez forcément des gens qui sont motivés par l'argent et qui vont dire : 'Non, non, il ne faut surtout pas d'enquête parce que j'ai des actions chez Pfizer'. » La présidente de la commission, Francine Closener (LSAP), se montrait *not amused* : « Dat si scho bal Accusatioune vis-à-vis vun de Deputéierten ! » Même Schoos a ressenti le besoin de se distancier par rapport à « e puer Sätz déi ech perséinlech net gutt fannen ». Contactée par le *Land*, Closener dit avoir été « hin an hir

gerappt ». Elle se serait demandé s'il ne fallait pas interrompre, voire arrêter le débat. Mais il n'y aurait pas de précédent à une telle intervention de sa part. Ce serait désormais à la Conférence des présidents de discuter de comment réagir à des pétitionnaires lançant de fausses accusations ou opérant avec de fausses informations. Sans surprise, la Chambre a opposé une fin de non-recevoir à la demande du pétitionnaire. Or, Closener l'a fait avec un argumentaire purement formaliste : Lancer une commission d'enquête à l'international, cela dépasserait « la mission » du Parlement : « Mir si dofir net outilléiert ». D'ailleurs les vaccins ne seraient pas produits au Luxembourg.

En amont, on pouvait penser que le débat était un simple vestige des années pandémiques. Mais ce mercredi, il est devenu apparent que les antivax sont gonflés à bloc. Ils se sentent légitimés, voire vengés par l'administration Trump. « Les Américains nous montrent la voie », a lancé Goudjil. Il s'est réjoui que « plusieurs membres de la Chambre des représentants demandent la poursuite pénale de toutes les personnes qui ont menti aux Américains et les ont manipulés ».

Das Ende einer Ära

IIII Peter Feist

Jahrzehntelang waren Führungsleute aus der Wirtschaft gern im *board* der Sécurité routière. Das könnte sich ändern, wenn die Versicherer nicht mehr Hauptsponsor sind



Séance académique zum 50. Geburtstag der Sécurité routière 2010. Mit großherzoglichem Paar, Transportminister und Hauptstadtbürgermeister. Und den Chefs von Lalux, Foyer, Bil und Bâloise sowie dem Präsidenten des Autohändlerverbands Adal

Always look on the bright side of life: Etwas Positives kann der Präsident der Sécurité routière dem Umstand abgewinnen, dass vier große Versicherungsgesellschaften ab nächstem Jahr nicht mehr als Hauptsponsoren der ASBL zur Verfügung stehen wollen. „Sie geben uns damit zu verstehen, dass unser Lobbying Wirkung hat“, sagt Paul Hammelmann. Das stimme ja auch: In den Aktionsplan für Verkehrssicherheit, den Mobilitätsministerin Yuriko Backes (DP) Ende Januar vorgestellt hat, seien quasi alle Vorschläge der Sécurité routière übernommen worden.

Doch mit dem Ausstieg von Foyer, Lalux, Axa und Bâloise als Sponsoren endet eine Ära. Als die Sécurité routière ASBL im September 1960 von CSV-Transportminister Pierre Grégoire aus der Taufe gehoben wurde, zählten die privaten Versicherer zu den insgesamt 16 Gründern. Neben der Croix-Rouge, dem Automobilclub, dem Motorradfahrerverband Motor Union, dem Garagistenverband Fegarlux und neun verschiedenen Kassen der Sozialversicherung. In dem am 25. Oktober 1960 im *Mémorial* veröffentlichten Gründungsdokument steht für Le Foyer der damalige Verwaltungsratspräsident Marc Lambert, für La Luxembourgeoise der damalige Direktor Aloyse Gausché. Dritter im Bunde war die Organisation mit dem langen Namen Syndicat des compagnies étrangères d'assurance opérant au Grand-Duché de Luxembourg: alle anderen Versicherer neben Foyer und La Luxembourgeoise.

Es war die Zeit der vielen schweren Verkehrsunfälle. Das *Lëtzebuurger Land* vom 30. September 1960 schrieb, die „jährlich rund 80 Verkehrstoten, die etwa 500 Krüppel und die zirka 1 500 mehr oder weniger langen Arbeitsunfähigkeiten“ müssten für die neue Organisation Sécurité routière Grund sein, „eine ernste, konkrete Arbeit zu leisten“. Um eine Verkehrserziehung einzurichten, „sollte [man] unverzüglich Vertreter des Volks- und Mittelschulpersonals als Mitglieder zuziehen“.

Wegen der hohen Schadenssummen interessierte das Thema die Versicherer. Einerseits waren Autohaftpflicht und allgemeine Haftpflicht ein gutes Geschäft. La Luxembourgeoise zum Beispiel, das geht aus dem von ihr 2020 herausgegebenen Jubiläumswerk La Luxembourgeoise. 100 ans d'assurances hervor, nahm 1965 an Prämien auf Auto- und Allgemeinhaftpflichtverträge 64,3 Millionen Franken ein. Lebensversicherungen trugen mit 48,3 Millionen deutlich weniger bei. Doch die Autohaftpflicht war ein prekäres Segment, 1964 war es bei La Luxembourgeoise um 397 153 Franken defizitär geworden. Damals regulierte der Staat die Autohaftpflichtprämien.

Für alle Versicherer galt eine *prime unique*. Erhöhungen mussten mit der Regierung verhandelt werden. Das konnte dauern: Ab Mitte der Fünfzigerjahre wollten die Versicherer die wechselnden Regierungen überzeugen, einer Tarifierhöhung zuzustimmen. 1966 wurde sie gewährt. Prompt nahm La Luxembourgeoise 11,5 Millionen Franken mehr auf Auto- und Allgemeinhaftpflichtverträge ein. Ein Bericht des Verwaltungsrats ein Jahr später präzisierte, das sei auf die gestiegene Zahl der Autos und die neuen Autohaftpflichttarife zurückzuführen gewesen.

Weil Sicherheit auf der Straße und Unfallprävention Auswirkungen auf die zu versichernden Risiken haben, spielten die Versicherer in der Sécurité routière keine Nebenrolle. Bestes Beispiel ist der aktuelle Präsident: Im Mai 1980 war der Anwalt Paul Hammelmann freiberuflicher Rechtsberater beim Verband der Versicher (Aca) geworden. Im selben Jahr wurde er Konten-Kommissar der Sécurité routière, später Verwaltungsratsmitglied, als Lalux-Präsident Robert Hentgen (Vater des heutigen Präsidenten Pit Hentgen) den Vorsitz des CA der Sécurité routière übernommen hatte. Den gab Robert Hentgen 1994 an Paul Hammelmann ab, der wiederum 1990 administrateur délégué der Aca geworden war.

Wie La Luxembourgeoise spielte auch Foyer eine führende Rolle in der ASBL. Foyer-PDG Marc Lambert saß in ihrem Verwaltungsrat ab dessen erster Zusammensetzung vom 21. September 1960. 1982 wurde er sein Vizepräsident. Aber auch Führungsleute anderer großer Unternehmen nahmen im board der ASBL Platz: Emmanuel Tesch etwa, Präsident der Arbed von 1972 bis 1991, war im Dezember 1965 als Vertreter des Automobilclubs in den CA der Sécurité routière gekommen. 1968, mittlerweile Präsident des ACL, wurde er Vizepräsident der Sécurité routière.

Bei so viel Tradition und Namen mit Ruf und Rang in der 65-jährigen Biografie der ASBL nimmt es nicht Wunder, dass von den vier Versicherungsgesellschaften keine sagen will, weshalb sie sich als Sponsor der ASBL zurückzieht. Oder von wem die Idee dazu kam. Alle verweisen auf Marc Hengen, Paul Hammelmanns Nachfolger als *administrateur délégué* der Aca. Im „Journal“ von *RTL-Télé* am 8. April hatte Marc Hengen in einer Videoschaltung kurz Stellung genommen. Die Versicherer seien nicht der Ansicht, dass es für die Sécurité routière nichts mehr zu tun gäbe. Sie fänden jedoch, die Finanzierung der ASBL sollte besser der Staat übernehmen. Die Versicherer wollten sich „anderen Projekten“ zuwenden.

Welche das sein könnten, ist eine interessante Frage. Monetär ist die Unterstützung der Sécurité routière für die Versicherer ein Klacks. 275 000 Euro umfasst sie dieses Jahr, schon ein einziger kleiner Körperschaden nach einem Verkehrsunfall kann einen Versicherer mehr kosten. Dem *Land* erklärt Marc Hengen in einer E-Mail, die neuen Projekte seien „noch nicht spruchreif“. Eventuell könnten sie in den Bereichen „Naturkatastrophen und Cyber“ liegen.

Dass das Risiken sind, für die Versicherer Produkte entwickeln, leuchtet ein. Dass sie stehen oder fallen, wenn knapp 300 000 Euro an Sponsoring eingespart wird, dagegen nicht. Ohnehin sind Prävention und Abwehr von Cyber-Angriffen Aufgaben des Staates über die Direction de la défense und das Hochkommissariat für nationale Sicherheit. Auch das für den Katastrophenschutz zuständige CGDIS dürfte kein Sponsoring der Versicherer nötig haben; dieses Jahr erhält es allein aus dem Budget des Innenministeriums 78 Millionen Euro, doppelt so viel wie 2024. Auf Nachfrage erwidert Marc Hengen nur, es handle sich „hauptsächlich um zwei neue Risiken, für die die Versicherungen in Frage kommen können“. Doch noch sei nichts spruchreif.

Vielleicht haben sich vor allem die Bedingungen geändert, unter denen Unfallschäden versichert werden. In den Siebzigern war die Zahl der Verkehrstoten gegenüber den Sechzigern weiter gewachsen. 1970 wurde der traurige Jahresrekord von 132 erreicht. 1980 zitierte Robert Hentgen, damals auch Aca-Präsident, im Leitartikel des *Bulletin* Nr. 30 der Sécurité routière eine Statec-Erhebung, die von „cent morts et mille blessés graves par année“ sprach. Weil die Versicherer damit unmittelbar konfrontiert seien, liege ihnen die Unfallprävention so am Herzen, schrieb Hentgen. 1979 hätten sie mit 70 Prozent den Löwenanteil zur Finanzierung der ASBL beigesteuert, weil ihnen klar sei, dass diese Ausgaben „indispensables dans l'intérêt des usagers de la route et par la même des preneurs d'assurance“ seien.

Doch damals gab es noch die vom Staat verordnete *prime unique* für die Autohaftpflicht. Seit der Liberalisierungswelle in der EU in den Neunzigern herrscht freie Konkurrenz. Haftpflichtversicherungen verkaufen sich gut im Bündel mit Kasko und Unfallversicherung. 2024 war, wie die „Key Figures“ auf der Aca-Internetseite zeigen, das Segment „Motor“ mit 612 Millionen Euro das einträglichste im „Non-life business“. Und die Unfallzahlen, auch wenn sie nach wie vor zu hoch sind, liegen heute niedriger als in den Siebzigern. Dennoch sind nicht nur hierzulande die Versi-

cherer an der Prävention und ihrer Finanzierung beteiligt. In Dänemark, Schweden und Norwegen ist das auch so. Und in der Schweiz. Das prägnanteste Beispiel ist vielleicht Frankreich: Die ASBL Prévention routière – privates Pendant zur staatlichen Sécurité routière – über eine prozentuale Abgabe auf die Autohaftpflicht-Prämien mitzufinanzieren, sind die französischen Versicherer verpflichtet. So weit wollte in Luxemburg nie jemand gehen.

Nächsten Monat, das war schon in der Presse zu lesen, wird Paul Hammelmann mit der Mobilitätsministerin über die Finanzierung der Sécurité routière sprechen. Der Staat ist bereits Sponsor, für 2025 stehen 125 000 Euro für die ASBL im Staatshaushalt. Ihr Präsident meint, vielleicht sei es nur eine Formsache, dass der Staat auch den Aca-Anteil übernimmt. Paul Hammelmann glaubt nicht, dass die ASBL dann an Unabhängigkeit verlore: „Schon heute haben wir Staatsvertreter im CA. Weder unter den Ministern Claude Wiseler (CSV) und François Bausch (Grüne), noch unter Yuriko Backes jetzt haben sie gegen einen Beschluss gestimmt, der für den Staat heikel war.“ Dann hätten sie sich enthalten.

„Auf jeden Fall muss ich die Gehälter meiner vier Mitarbeiter bezahlen“, sagt Hammelmann. Und verweist darauf, dass Lobbying für Verkehrssicherheit nicht alles ist, was die Sécurité routière leistet. Die allgemeinverständliche Ausgabe des fast unlesbaren *Code de la route* gibt sie in drei Sprachen heraus. In Buchform und für die Fahrschulen; angelehnt an das Vademecum, das die Polizei nutzt, weil auch für sie der seit 70 Jahren durch immer neue Verordnungen ergänzte und noch nie koordinierte *Code* schwer zu gebrauchen ist. „Stellen wir den Code de la route populaire nicht mehr her, kann in Luxemburg niemand mehr den Führerschein machen!“, trumpft Hammelmann auf. Ein bisschen Zuspitzung kann nicht schaden, wenn es vielleicht nicht ums Überleben, aber um Gehälter geht.

Und dem Vernehmen nach gab es im CA der ASBL einige Empörung, als bekannt wurde, dass die Versicherer sich als Sponsor zurückzögen. Öffentlich spricht davon niemand, aber dass damit eine Tradition bricht und eine wirtschaftliche Elite ihren Abstand nimmt, wird offenbar so empfunden. Weil im Juni die nächste Generalversammlung ansteht, wird die Neubesetzung des Verwaltungsrats, je nachdem, wer Sponsor wird, rasch vonstatten gehen müssen. Paul Hammelmann sagt, eigentlich habe er aufhören wollen nach 45 Jahren Sécurité routière. Nun wird er noch einen Elitenwechsel miterleben. ●

Message in the bottle

IIII France Clarinval

L'acide trifluoroacétique (TFA) s'infiltrait partout. Il est le résultat très persistant de la dégradation de certains produits chimiques fluorés et de pesticides PFAS, utilisés dans la réfrigération et de plus en plus dans l'agriculture. Parce qu'il ne peut être décomposé par des processus naturels, il s'accumule inévitablement dans l'eau, le sol, les plantes et même dans le sang humain. Des études du Pesticide Action Network Europe (PAN Europe), auxquelles le Mouvement écologique a contribué, ont mesuré la présence de ce « polluant éternel » dans les eaux souterraines et de surface, puis dans les eaux minérales. Sa présence est désormais également avérée dans le vin.

Après l'analyse d'échantillons de vin provenant de dix pays européens, un nouveau rapport du PAN Europe, présenté ce mercredi, s'alarme de l'accumulation du TFA dans ces produits agricoles. Dix vins anciens (millésimes entre 1974 et 2015) et 39 vins jeunes (millésimes 2021-2024) ont été analysés, dont trois vins luxembourgeois du millésime 2023. « Le TFA n'a pas été détecté dans les vins d'avant 1988, alors que les vins de 2021-2024 présentent des niveaux moyens de 122 µg/L, avec quelques pics de plus de 300 µg/L », détaille Helmut Burtcher-Schaden de Global2000 en Autriche, pays dont les vins sont particulièrement affectés.

La contamination des échantillons de vin luxembourgeois – pinot gris, rosé et pinot noir, provenant de l'agriculture conventionnelle – se situe en dessous de la moyenne, avec 50 µg/l. Cela peut sembler rassurant, mais la Direction de la Santé luxembourgeoise a fixé une valeur de référence pour l'eau potable de 12 microgrammes de TFA par litre. Les vins luxembourgeois dépassent donc cette valeur d'un facteur cinq. Même si l'on consomme bien plus d'eau que de vin, ces chiffres démontrent néanmoins que la contamination par le TFA est omniprésente et ne doit pas être sous-estimée. Aussi, Michael Müller, professeur de chimie pharmaceutique et médicale à l'Université de Fribourg, qualifie la forte accumulation de TFA dans les aliments végétaux de « signal d'alarme nécessitant des mesures décisives ».

Dans tous les échantillons, les vins présentant des niveaux les plus élevés de TFA sont aussi ceux qui contiennent la plus grande quantité de résidus de pesticides synthétiques. Ce qui prouve que les pesticides PFAS sont la principale source de contamination par le TFA dans l'agriculture et les chaînes alimentaires. Les résidus relativement élevés du fongicide Folpet dans les vins luxembourgeois sont particulièrement préoccupants. Le pinot noir et le pinot gris affichaient des valeurs d'environ 300 µg/l,

se situant ainsi parmi les plus élevées, devant d'autres vins européens. Dans le pinot noir, jusqu'à six pesticides différents ont été détectés, contre trois dans les deux autres échantillons (la moyenne au niveau européen étant de trois).

Les auteurs de l'étude réclament d'abord une meilleure connaissance des risques que représente le TFA pour la santé humaine car la toxicité des PFAS, sa « substance mère », est, elle, bien établie. Un programme de surveillance complet du TFA dans les produits alimentaires et une réglementation de précaution s'impose également

Actuellement, plus de trente substances actives PFAS sont encore autorisées dans les produits phytosanitaires pour l'agriculture en Europe. Le 12 mars, les États membres de l'Union européenne ont décidé de l'interdiction du flufenacet, reconnu perturbateur endocrinien. Cependant, un délai de 18 mois a été accordé pour écouler les stocks. Les membres du PAN Europe appellent à une interdiction de tous les pesticides PFAS et des gaz fluorés, alors que les 27 doivent se prononcer mi-mai sur une proposition de la Commission européenne visant à interdire le flutolanil, un pesticide PFAS émetteur de TFA. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Kit de survie

Premier Luc Frieden wollte dem Parlament keine Angst einjagen. Mit „mar ass Krich. Mir mengen net, datt dat de Fall ass. Ma dat kann een au vu vun där ganz spezieller Situatioun, déi mer och schons hei bannen diskutéiert hunn, mat Russland, mat Ännerungen an Amerika, kann ee keng Situatioun ausschléissen.“ Deshalb plane die Regierung, „en nationale Resilienzplang opzustellen. Resilienz heescht jo op Däitsch am Fong Widerstandsfähigkeet“ (1.4.25).

Resilienz ist ein Lieblingswort Neoliberaler. Resilienz heißt, Überstunden, Arbeitslosigkeit, Armut, Finanzkrisen, Erderwärmung, Krieg nicht zu verhindern oder zu beenden, sondern verbiggen zu ertragen. Cassius Dio bezifferte Senecas Vermögen auf 300 Millionen Sesterze (*Historia Romana*, LXI, 10). Seneca predigte den Römern Stoizismus.

Die LSAP kennt sich aus. Sie brachte gleich einen Antrag ein „*visant à renforcer la résilience*“. Bis auf zwei linke meldeten sich alle Abgeordneten ins Team Luc Burgfrieden. Der Antrag verlangt die Einführung eines „EU Preparedness Day“, eine „*information claire, ciconstanciée et utile [...] au sujet du kit de survie de 72h*“.

Am 26. März veröffentlichte die Europäische Kommission eine „European Preparedness Union Strategy“. Dazu gehören Richtlinien „for Member States to reach population self-sufficiency of at least 72 hours“ (S. 10). Die Zivilbevölkerung soll sich selbst helfen. Jeder ist seines Glückes Schmied. Guter Rat ist billiger als Atombunker.

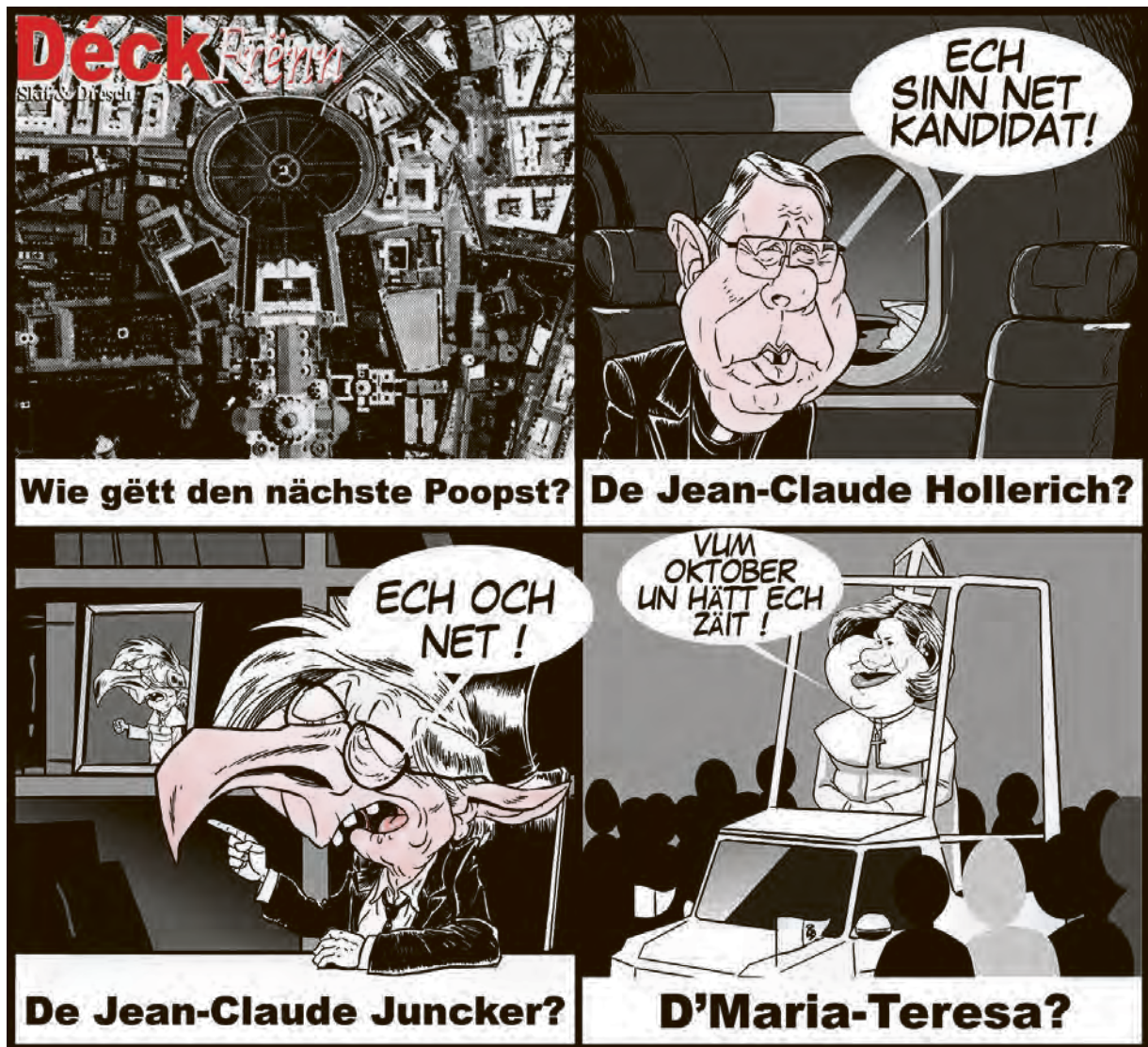
Vor drei Jahren reagierte das Haut commissariat à la protection nationale auf den russischen Überfall auf die Ukraine. Es arbeitete einen Merkzettel aus für die Zusammenstellung eines „Kit en situation d'urgence“. Um drei Tage im Keller zu überleben, sind nötig: Trinkwasser, Dosenravioli, Kerzen, Bargeld, Kofferradio, Seife, Spielkarten, Medikamente...

Das Hochkommissariat machte keine Werbung für seine Empfehlungen. Die Politiker sind in einem Zwiespalt. Sie wollen keine Kriegsangst schüren. Die sie rasch überfordern würde. Gleichzeitig müssen sie Kriegsangst schüren. Um maßlose Militärausgaben zu rechtfertigen. Viele zögern noch. Reden gewunden von „Kris“, „Katastroph“ „veränntertem Umfeld“, „aktuellem Kontext“. Aber alle meinen Krieg. Er wird für 2030 vorbereitet.

Es dauere noch fünf Jahre bis zum „storskalakrig på det europæiske kontinent“. Dem „Krieg in großem Maßstab auf dem europäischen Kontinent“. So der Militärische Geheimdienst Dänemarks am 9. Februar in einer Presserklärung. Eine „neue Lagebewertung des Bundesnachrichtendienstes (BND) und der Bundeswehr“ sieht bis 2030 alle Voraussetzungen für einen „großmaßstäblichen konventionellen Krieg“ vereint (*Süddeutsche Zeitung*, 27.3.25). Das Beiwort „konventionell“ soll beruhigend wirken.

Die Europäische Kommission veröffentlichte am 19. März ein „Joint White Paper for European Defence Readiness 2030“. Ziel sei „to ensure that Europe has a strong and sufficient European defence posture by 2030 at the latest“ (S. 2). „ReArm Europe“, befahl Kommissionspräsidentin Ursula von der Leyen am 4. März. Verspruch der Rüstungsindustrie 800 Milliarden Euro. Aus dem Friedensprojekt Europa wird ein Kriegsprojekt Europa. Auch um die Konjunktur zu stützen. Die brüchige Union zusammenzuschweißen. Die USA zu entlasten: „Congress is ordering the Pentagon to conduct a major study of a U.S. war with China around 2030“ (*Washington Times*, 7.12.23).

Die Rechnung fußt auf einem Axiom: Nach der Ukraine überfällt der Russe 2030 die Nato. „Da steet e geschwënn un eiser Grenz“ (Yves Cruchten, LSAP, RTL, 15.3.25). Axiome verlangen keine Beweise. Ihre Diskussion ist nicht zulässig. Diplomatische Mittel, Verhandlungen, Interessenausgleich fehlen im „kit de survie“. ● ROMAIN HILGERT



Une question de transparence

IIII France Clarinval

Les tensions qui enveniment la vie du Mudam prennent une tournure de plus en plus politique. Ce mercredi, le ministre de la Culture, Eric Thill (DP) a joué l'équilibriste devant les députés de la commission de la Culture

La démission du président du conseil d'administration du Mudam, Patrick Majerus avait mis le feu aux poudres en janvier dernier. Son geste fort, précédé par une autre démission du même CA, celle de Danièle Igniti, fin 2023, pointait un malaise au sein du personnel et des relations houleuse avec la directrice Bettina Steinbrügge.

D'emblée, la députée écolo Djuna Bernard a pris le sujet à bras le corps à travers une question parlementaire pour connaître les motifs de cette démission. « Le départ d'un mécène et grand collectionneur était forcément bizarre et inquiétant », rembobine-t-elle auprès du *Land*. Après la réponse laconique d'Eric Thill, elle hésite à demander accès à la lettre de démission. Elle se ravise à la lecture de l'extrait publié dans nos pages parlant « d'un nombre préoccupant de départs au sein du personnel et de défaillances dans la gestion interne du musée » (*d'Land* 31.01.2025).

Après un reportage de *RTL Radio* citant des documents interne « que les députés n'ont pas vus », la commission de la Culture demande une entrevue avec le ministre pour « clarifier la situation plutôt que d'écouter les rumeurs », poursuit Djuna Bernard.

Une des demandes récurrentes est d'accéder au rapport réalisé par un cabinet de conseil « à l'initiative conjointe du conseil d'administration et de la direction » selon les termes du ministère de la Culture qui refuse le terme d'audit. Il préfère parler d'une analyse pour « identifier d'éventuelles pistes pour renforcer la gouvernance et améliorer le fonctionnement interne ». Mardi, au micro de la radio *100,7*, Eric Thill a expliqué que le rapport portait sur un « inventaire de

Eric Thill donne « toute sa confiance au nouveau président du CA, à l'équipe et à la direction »

l'organisation interne actuelle et de la répartition des responsabilités ». Le ministre a ajouté que le document avait été présenté au conseil d'administration du musée et a assuré que « les bonnes conclusions » en seraient tirées. Il considère que la priorité est de poursuivre « en toute sérénité » les améliorations nécessaires concernant un « certain nombre de procédures » et donne « toute sa confiance au nouveau président du conseil d'administration à l'équipe et à la direction ».

Eric Thill a d'ailleurs estimé qu'il fallait relativiser les critiques présentées dans la presse à l'encontre de la directrice du musée. Si un tiers du personnel a quitté le Mudam au cours des trois dernières années, seules cinq personnes sont parties pour des raisons personnelles. Les autres auraient pris leur retraite ou auraient trouvé d'autres opportunités de carrière, croit savoir le ministre. Après avoir longtemps refusé de citer le nom de l'auditeur, le (probable) futur secrétaire général du DP a lâché le morceau : « La société s'appelle Qualia. On me demande d'être transparent, je n'ai pas de problème avec cela. »

Une transparence toute relative puisque, après d'après discussions, les députés n'auront accès qu'aux conclusions du rapport. Ce que regrette Djuna Bernard : « Je ne comprends pas pourquoi le ministère de la Culture pratique un tel blocage. Le Mudam est une institution publique qui reçoit des fonds de l'État. La Chambre devrait avoir accès à l'ensemble du document ». L'écologiste a annoncé au *Land* qu'elle entendait désormais exercer son droit à la demande d'accès du document, tout en sachant que « certains noms ou informations confidentielles seront expurgés. »

Le président du conseil d'administration du Mudam, Jean-Paul Olinger, était également présent à la réunion de la commission. Il s'est montré rassurant car il prend la situation « au sérieux » et s'inquiète de la réputation du musée, résume la députée des Verts. Après sa nomination l'été dernier comme directeur de l'Administration des contributions directes pour sauver une atmosphère décrite comme « toxique », Olinger apparaît un peu comme le pompier de service. Arrivera-t-il à éteindre plusieurs feux à la fois ? ●



Le ministre de la Culture espère que le Mudam pourra poursuivre « en toute sérénité »

Easter Under Siege

IIII Amal Jadou Shakaa*

Starvation, Faith, and Europe’s Moral Reckoning



Palestinians mourn over the dead bodies after Israeli attacks in Gaza on Easter Sunday

Even in the valley of death, the human spirit strains toward light. This Easter, in the land where resurrection was first proclaimed, there were no lilies, no hymns, no candlelit vigils — only the stubborn pulse of survival under siege. In Gaza, the bells are silent. The Holy Family Church, Gaza’s oldest and last-standing Catholic sanctuary, is now a shell — its stone walls scarred by artillery, its altar buried beneath rubble. Here, Father Gabriel once welcomed hundreds for Easter Mass. This year, he buried entire families. The pews are broken. The stained glass shattered. Only the cross remains upright — a lone silhouette against a sky blackened by drones.

Still, the faithful gathered. They came not dressed in white but wrapped in keffiyehs and blankets, displaced, grieving, defiant. Children painted Easter eggs not with dye, but with ash from burned homes. On scraps of cardboard, they scrawled the words, “We are still here.” And when the priest whispered, He is risen, a mother in mourning whispered back. So must we be.

This year, Easter was not celebrated in Gaza. It was resisted. Across occupied Palestine, the story was the same. In Bethlehem — the cradle of Christianity — the procession of palms wound through checkpoints and surveillance towers. In Ramallah, young people staged a Passion Play where Jesus was not only crucified by empire, but stopped at an Israeli military checkpoint. And in Jerusalem, the Stations of the Cross were walked by grieving mothers, bearing the names of sons and daughters starved, sniped, or disappeared.

What resurrection is possible in a land where children die of hunger before their first breath?

every step, they asked: What resurrection is possible in a land where children die of hunger before their first breath? What redemption is there when the wombs that carried life are cut off from food, medicine, and water by siege and design? The truth is stark: this Easter unfolded in the shadow of genocide. Starvation — the most ancient of crimes — is being used as a method of war against Palestinians. It is not incidental. It is intentional. It is engineered.

Since October 2023, Israel has declared a “complete siege” on Gaza, blocking the entry of food, fuel, electricity, and clean water. Israeli forces have bombed bakeries, destroyed water infrastructure, and attacked aid convoys. More than 30 children — including infants — have already died from malnutrition and dehydration. UN agencies warn that famine is imminent in northern Gaza, where nearly every child now suffers from “wasting,” the most severe form of hunger. Mothers are unable to produce breast milk. Infants are born underweight and die within days. Families grind animal feed into flour. Children chew on leaves.

This is not a natural disaster. It is policy. The use of starvation as a weapon of war is prohibited under international humanitarian law, including Article 54 of Additional Protocol I to the Geneva Conventions. It is also defined as a war crime under the Rome Statute of the International Criminal Court. Where committed with genocidal intent — the intent to destroy a people in whole or in part — it may also constitute genocide.

And yet, Europe remains complicit. While Palestinian children starve, the EU continues to fund, arm, and normalize relations with the very regime imposing the siege. Despite Article 2 of the EU-Israel Association Agreement conditioning cooperation on respect for human rights, the agreement remains in force. Despite the EU Common Position on arms exports, which prohibits transfers when there is a clear risk of violations of international humanitarian law, weapons continue to flow.

Easter in Gaza, then, is not just a tragedy. It is a moral indictment. Because while Europe celebrates the rebirth of spring with chocolate and daffodils, Palestinian Christians — among the oldest Christian communities in the world — are burying their children under olive trees and rubble. In Rafah, youth volunteers painted cracked walls with sunrises and doves. In Beit Sahour, they held candlelight vigils for the children of Gaza — Christian and Muslim — whose names will never be read in any European parliament. In Jenin, they planted olive trees — not as symbols of peace, but of permanence.

They do not ask Europe for charity. They ask for courage. To recognize the Christian heritage of Europe is to recognize the Christian presence in Palestine. The land that bore Christ now bears mass graves. The olive groves where Jesus walked are bulldozed by military tanks. The land of resurrection has become a place of engineered starvation. This is not only a legal failure. It is a theological one.

If Easter means anything — if resurrection still holds meaning — then let it be this: life must rise where death reigns, justice must rise where impunity governs, and international law must rise where it has long been buried. The youth of Palestine are not asking for symbols. They are demanding structural change. They ask Europe not to pray for peace while profiting from war. Not to light candles while extinguishing rights. Not to lament tragedy while enabling it through policy.

This Easter, Europe must rise. Suspend the EU-Israel Association Agreement. Enforce an arms embargo. Uphold international humanitarian and criminal law. Recognize the State of Palestine — not as an act of sentiment, but as a commitment to ending permanent displacement, siege, and dehumanization. Because in Gaza, Easter is not about tradition. It is about survival. And the children of Gaza are watching. So is history. ●

Amal Jadou Shakaa, Ambassador of the State of Palestine to the European Union, Belgium, and Luxembourg. She previously served as Deputy Minister of Foreign Affairs and Special Advisor to the Prime Minister on EU Affairs.

Briser le cercle de la déraison

IIII Franz Fayot

Un débat politique entre économistes. Au sujet de l'échange entre Serge Allegrezza et Timothée Parrique

Au Luxembourg, la liste des experts « qu'on invite mais qu'on n'écoute pas » – pour reprendre l'expression de la journaliste Fiorila Hell (*Woxx*, 25.10.2024) au sujet de Timothée Parrique, spécialiste de la décroissance invité par le Conseil supérieur du développement durable en octobre 2024 – est longue : on se rappelle de Kate Raworth, conviée par la Chambre de commerce (!) il y a quelques années pour présenter sa « doughnut economy » ; de Lucas Chancel, collaborateur de Thomas Piketty, venu référer en 2022 sur la justice sociale, et surtout fiscale ; d'Erik Heyer, coauteur d'*Une autre voie est possible*, qui, dès 2021, évoquait une sortie économique durable de la pandémie. Plus récemment, Olivier De Schutter est venu parler de l'économie du burn-out à la CSL, en présence de la ministre de la Santé.

Tous ces chercheurs ont ceci en commun qu'ils analysent les défauts et les vicissitudes de notre système économique capitaliste, et qu'ils proposent des alternatives et des remèdes, à des degrés divers de radicalité. Peu de ces visites ont donné lieu à un échange aussi nourri que celui entre Serge Allegrezza¹, récemment retraité directeur du Statec, et le professeur Timothée Parrique². Il faut s'en réjouir, car cette dialectique fait avancer un débat qui est loin d'être terminé.

Loin de vouloir m'immiscer dans ce débat d'économistes, il me semble pourtant intéressant d'y contribuer par un éclairage politique. Car la croissance du PIB n'est pas une fin en soi. Elle est un moyen au service de politiques afin d'améliorer le bien-être de la population, lutter contre la pauvreté ou combattre la crise environnementale. Il s'agit donc, en fin de compte, de choix éminemment politiques !

Or, comme le remarquait avec une certaine humilité, l'économiste et lauréate du Prix Nobel, Esther Duflo : Il ne faut pas surestimer le rôle des économistes – les questions de politique, même économique, relèvent, ou devraient relever, de la sphère politique (*France Inter*, 20.6.2023).

La croissance au Luxembourg, un vieux débat

Régulièrement débattue à la Chambre des députés, la croissance est généralement considérée, par la quasi-totalité des partis, comme la condition sine qua non du maintien de l'État-providence luxembourgeois, selon la logique du « il faut d'abord gagner l'argent avant de le distribuer ».

Le seul parti ouvertement anti-croissance est l'ADR, tout en étant en même temps partisan d'un capitalisme libéral et débridé ; on n'est pas à une contradiction près. La critique de l'ADR revêt un caractère populiste et xénophobe, en partant des effets secondaires de la croissance, c'est-à-dire la forte immigration qui serait nécessaire pour l'atteindre. Cela revient à suggérer que nous serions mieux sans croissance, en sous-entendant, de manière à peine voilée, une préférence nationale dans la répartition de la richesse. L'ADR est allé jusqu'à proposer un référendum sur un stop sur la croissance lors de la dernière campagne des législatives en 2023.

S'ils y apportent les mauvaises réponses, les populistes de droite ont cependant bien senti qu'il y avait là un sujet qui occupait sérieusement nos concitoyens. Les effets accompagnateurs de la croissance économique occupent depuis un certain temps les premières places dans les sondages d'opinion – qu'il s'agisse des prix du logement, du pouvoir d'achat ou encore de la crise environnementale. Il faut donc prendre le sujet au sérieux, non seulement pour ne pas laisser le terrain politique aux populistes de droite, mais aussi parce que derrière la question de la croissance se cache celle de notre modèle économique, duquel découle notre modèle sociétal, ni plus, ni moins.

Il faut donc apporter une réponse politique à ce malaise, présent dans une partie de la population, face à un dynamisme économique fulgurant, qui a certes amené au pays de la richesse ; d'ailleurs pas toujours bien distribuée si l'on considère le risque de pauvreté qui a augmenté de manière proportionnelle à la croissance du PIB. Le « succès économique » du Luxembourg se paye en fait par une pression considérable sur l'environnement, des prix du logement qui atteignent des sommets absurdes, une augmentation inconsidérée du trafic, etc. En résumé, par des changements majeurs au niveau du cadre de vie – une dégradation de la qualité de vie qui s'accroît à mesure que les revenus diminuent. Il est par ailleurs établi que le bien-être ressenti n'a pas progressé dans la même mesure que le PIB, comme en témoigne le « Luxembourg Well-Being Index » établi par le Statec.

D'après une enquête publique, menée en 2022-2023 par Luxembourg Stratégie (une cellule prospective au ministère de l'Économie), près de 80 pour cent des quelque mille sondés indiquaient une préférence pour le scénario 2, intitulé « circularité bio-régionale ». Ce scénario supposait une croissance moindre (mais pas de décroissance), allant de pair avec des revenus et des pensions moins élevés, mais aussi avec une régénération de l'environnement, une croissance démographique plus faible, et une économie régionale et circulaire.

Ce scénario a provoqué des réactions allergiques, et parfois agressives, chez des représentants patronaux, mais aussi chez certains syndicalistes. Elles ont révélé, à mon sens, combien il est difficile, chez nous comme ailleurs en Europe, de proposer des correctifs. Sans parler d'une rupture avec l'ordo-libéralisme, cette idéologie fondée sur l'idée que l'État a pour principale mission de créer les conditions d'une concurrence parfaite, orienté vers une croissance potentiellement infinie.

Il est cependant clair que ce modèle se heurte aujourd'hui à ses limites. Que ce soit la crise environnementale et l'épuisement des ressources ou les crises des inégalités, qui, en conséquence, accélèrent la crise de nos démocraties. La vulnérabilité de nos démocraties face aux mouvements d'extrême droite et à leurs « ingénieurs du chaos »³ s'explique d'ailleurs largement par le fait que les choix de politique économique ne font pas vraiment partie de la discussion démocratique – il suffit de regarder certains débats à la Chambre pour se convaincre de la relative pensée unique qui règne en la matière.

Ceci est problématique, car on fait dès lors face à un réel déficit démocratique, comme le souligne la professeur Hélène Landemore, qui travaille sur la « démocratie ouverte » : « Il n'y a pas de corrélation entre ce que la majorité des gens veulent, et ce qu'ils obtiennent. Sauf quand ils ont les mêmes intérêts que les dix pour cent les plus riches de la population (...) L'obstacle, ce n'est pas la démocratie, c'est la ploutocratie, l'oligarchie, le capitalisme. »⁴

Dans l'enquête publique de Luxembourg Stratégie mentionnée ci-dessus, 80 pour cent des sondés disaient considérer comme la moins probable la réalisation du « scénario 2 », qu'ils avaient pourtant désigné, dans les mêmes proportions, comme leur scénario préféré. Ce n'est certes qu'un sondage, avec une représentativité non avérée, mais la désillusion d'un millier de sondés par rapport à la capacité du système politique à répondre à leur préférence en ressort clairement.

La fin de la récré

« Terminer un débat », comme l'annonce Serge Allegrezza dans sa dernière réponse à Timothée Parrique (*d'Land* du 4 avril 2025), c'est quelque part s'arroger le droit de siffler la fin de la récré et en revenir « aux choses sérieuses », entre économistes de renom se réclamant, comme lui, de la « croissance verte » (Olivier Blanchard, Jean Tirole, Jean Pisani-Ferry). Une sorte de « cercle de la raison », pour reprendre le terme consacré par Alain Minc.

Le problème de cette discussion est qu'elle se fait à deux niveaux différents : Serge Allegrezza raisonne à cadre économique inchangé, estimant impossibles – car intolérable pour la population – les idées de frugalité heureuse, de réduction planifiée du PIB ou même de restrictions au consumérisme superflu. Il y a là quelque chose de l'ordre du « notre mode de vie n'est pas négociable » qui laisse songeur au vu des conséquences de notre mode de consommation sur les pays en voie de développement, et au-delà. Timothée Parrique pour sa part propose des changements profonds du système économique en place, en partant du constat de l'échec de celui-ci, en termes de dommages écologiques et de montée des inégalités. Il propose un catalogue de 380 mesures pour réformer les économies occidentales – toutes requérant une discussion démocratique et un examen approfondi.

On sait que le plan national intégré en matière d'énergie et de climat du Luxembourg (PNEC) anticipe un découplage quasi parfait à l'horizon 2050 entre les émissions de CO₂ et la croissance, principalement par l'effet des mesures en matière de mobilité (augmentation de la taxe CO₂) et d'efficacité énergétique des logements. La croissance verte, découplée, serait ainsi assurée chez nous, malgré la croissance de la population, de la consommation d'énergie et du PIB. Soit. Mais encore ne parlet-on que de CO₂, et non pas de biodiversité, ni des autres limites planétaires. Et pour ce qui est de l'inclusivité, elle dépendra de politiques redistributives, notamment fiscales, à mettre en place.



Sven Becker

Après les inondations de juillet 2021

Quelques doutes quant à la « croissance verte inclusive »

Plusieurs questions se posent au sujet de la « croissance inclusive verte », qui font douter du réalisme de cette hypothèse. La première est de savoir si nous avons encore le luxe de cette option, alors que les fondements de nos économies sont en train de s’effriter, entre autres sous l’effet des catastrophes climatiques. Aucune région n’est plus exposée aux risques climatiques que l’Europe, et les rapports et études se font de plus en plus alarmistes⁵. Les assureurs, qui sont les canaris dans la mine en matière d’impacts du changement climatique, prédisent un effondrement du secteur financier, entraînant avec lui tout le système capitaliste si les États et les entreprises ne réduisent pas rapidement la combustion d’énergies fossiles⁶.

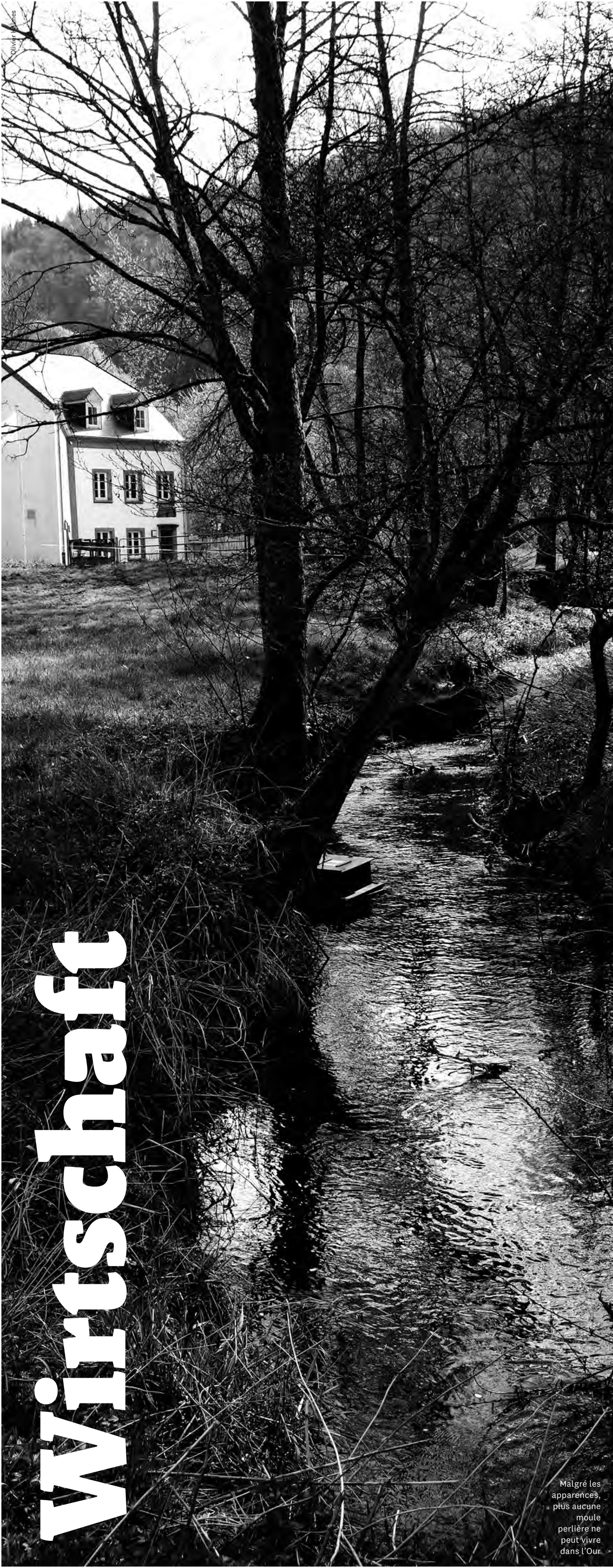
La deuxième objection, elle aussi de taille, concerne l’adhésion aux politiques auxquelles se réfère Serge Allegrezza pour soutenir son hypothèse de « croissance verte » : le Green Deal européen, les COPs et l’Accord de Paris. Le Green Deal européen risque d’être détricoté, ou du moins sérieusement raboté par la nouvelle commission von der Leyen, au nom de la politique de compétitivité – avec le plein support du gouvernement luxembourgeois. L’Accord de Paris est en petite forme, suite à sa dénonciation par les États-Unis, et ses objectifs de limitation du réchauffement planétaire deviennent chaque année plus inatteignables. Et pour avoir assisté aux deux dernières COP à Dubaï et à Bakou, je peux confirmer que ni la vitesse ni l’échelle ne sont au rendez-vous pour combattre les effets du réchauffement climatique, et en particulier l’abandon des carburants fossiles. Sans même parler des moyens financiers pour de telles politiques : Le « whatever it takes » du moment vise plutôt la défense, ce qui risque de se faire aux dépens du climat et du social.

Le seul parti ouvertement anti-croissance est l’ADR, tout en étant en même temps partisan d’un capitalisme libertarien et débridé ; on n’est pas à une contradiction près

Une troisième objection, liée à la précédente, est que le système économique mondial est en train de subir une tectonique des plaques. La guerre tarifaire déclenchée par Trump risque de mettre à mal le commerce international, y compris pour ce qui est de nombreuses chaînes de valeur cruciales pour la décarbonation de l’économie. Une nouvelle ère mercantiliste se profile⁷, qui met en cause les fondements mêmes de nos économies ordo-libérales, construites sur la libre concurrence et le commerce extérieur, avec des effets impossibles à prévoir à l’heure actuelle.

Face à un capitalisme ordo-libéral à bout de souffle, incapable de répondre aux défis qu’il a lui-même contribué à créer, seule la politique peut – et doit – reprendre la main. C’est d’elle seule que peut venir l’impulsion nécessaire pour imaginer d’autres trajectoires, redistribuer autrement les ressources, et sortir de l’impasse productiviste. À défaut, le risque est grand de voir le modèle actuel se crispier, se durcir, et glisser vers des formes autoritaires, pour préserver les privilèges de ceux qui continuent d’en tirer profit, et ceci avec la bénédiction des missionnaires de la bonne parole de la « croissance verte ». ●

1 Serge Allegrezza, « Non à la décroissance, oui à la croissance verte et inclusive », *Écho de l’industrie*, décembre 2024 ; Serge Allegrezza, « Terminer un débat - À propos de la croissance ‘verte inclusive’ », *d’Land*, 4 avril 2025
2 timotheeparrique.com/reponse-a-serge-allegrezza-la-decroissance-au-luxembourg
3 Pour reprendre le terme utilisé par Giuliano Da Empoli dans *Les ingénieurs du chaos*, 2019
4 Extrait de « Un Monde Nouveau » de Cyril Dion, sur Arte, épisode 3
5 eea.europa.eu/en/analysis/publications/european-climate-risk-assessment
6 « Climate crisis on track to destroy capitalism, warns Allianz Insurer », *The Guardian*, 3 avril 2025
7 A. Orain, *Le monde confisqué - essai sur le capitalisme de la finitude*, Flammarion, 2025.



Oliver T. Jones

Wirtschaft

Malgré les apparences, plus aucune moule perlière ne peut vivre dans l'Our.

En eaux troubles

IIII Erwan Nonet

Malgré de lourds investissements, la qualité de l'eau des rivières luxembourgeoises reste très mauvaise. Le pays n'atteindra pas les objectifs fixés pour 2027 par l'Union européenne et s'expose à une nouvelle amende. Celle de 2013 lui avait coûté plus de 6 millions d'euros

Au cœur du parc naturel de l'Our, le site du moulin de Kalborn est un havre de paix dont l'origine remonte à 1728. Pour y arriver, il faut emprunter une petite route en cul-de-sac où se succèdent les virages en épingle à cheveux au milieu d'une épaisse forêt. Le silence règne, les premiers voisins sont loin, pourtant, il s'en est fallu de peu pour que le site se transforme en pôle touristique. Dans les années 1980, un investisseur avait acheté ces espaces pour créer un camping et un village de vacances. Il a fallu l'interdiction de détruire l'ancien moulin pour que les autorités bloquent les travaux et empêchent aussi, en 1991, la construction d'un hôtel-restaurant.

La Fondation Hëllef fir d'Natur saisit l'occasion d'acquérir le moulin en 1997 et, à partir de 2005, commence à le réaménager. À côté du centre de découverte sur l'eau qui est visité par des classes depuis 2016, on trouve ici une des très rares stations d'élevage de moules d'eau douce en Europe. Opérationnelle depuis 2008, la station a pour but de faciliter la reproduction de ces espèces, dont les populations connaissent un inquiétant déclin dans la vallée de l'Our. Alors que les moules perlières foisonnaient ici au milieu du vingtième siècle – au point que « les agriculteurs les donnaient à manger aux cochons », explique Michel Frisch, technicien de l'environnement de la fondation –, il n'en restait plus que quelques milliers dans les années 1980, quelques centaines dans les années 2000... et plus aucune aujourd'hui. Ces dernières années, de jeunes moules nées dans la station d'élevage ont bien été relâchées dans le cours d'eau, mais aucune n'a survécu. « Seules celles âgées de plus de dix ans peuvent subsister, mais puisque les jeunes ne peuvent plus s'y développer, la réintroduction des moules perlières dans l'Our est perdue d'avance », assène le spécialiste.

La cause de cette disparition est l'envasement de l'Our qui s'est accéléré ces dernières décennies et qui est aujourd'hui total. Car contrairement aux moules marines qui se fixent sur les rochers, les moules d'eau douce s'enfouissent dans les graviers qui font le lit de la rivière. « Lorsque ceux-ci sont recouverts par la vase, leur habitat disparaît et elles sont condamnées. »

Ainsi, même dans un parc naturel, même dans une aire géographique qui a pourtant l'air préservée, la qualité de la rivière est si mauvaise que la biodiversité s'effondre. « Il est difficile de donner les raisons précises qui ont provoqué l'envasement de l'Our puisqu'aucune véritable

recherche scientifique n’a été menée pour l’expliquer », souligne Yves Zeimes, coordinateur du partenariat de cours d’eau du Parc naturel de l’Our. « Sans connaissance approfondie du phénomène, on ne peut pas déterminer de solutions pour y remédier. », poursuit-il.

Plusieurs hypothèses sont avancées par les spécialistes sur le terrain. D’une part, le remembrement et l’arrachage des haies. Bien plus que les clôtures actuelles, les haies formaient une barrière naturelle contre l’érosion, notamment lors des fortes pluies. Sans ces remparts, les sédiments partent dans les cours d’eau, contribuant à leur envasement. Un autre facteur serait la présence excessive de nitrates, de phosphates et d’ammonium, apportés par l’agriculture et l’érosion des sols. Ces nutriments favorisent la prolifération d’algues qui, en se dégradant, se déposent au fond de l’Our. À cause des barrages inutilisés, mais toujours opérants, cet envasement est pratiquement définitif. D’autant qu’à l’heure actuelle, aucun plan n’est envisagé pour redonner au lit de l’Our sa morphologie passée.

Géographie et politique

Cet exemple illustre les grandes difficultés que connaît le pays pour améliorer la qualité de l’eau de ses rivières. Les statistiques publiées par l’Administration de la gestion de l’eau (AGE) sont éloquentes. L’état écologique des eaux de surfaces est au mieux « moyen » (41 pour cent), sinon « médiocre » (vingt pour cent) ou « mauvais » (39 pour cent). Leur état chimique n’est « pas bon » pour la totalité. C’est au Grand-Duché que l’état écologique des rivières est le plus mauvais de toute l’Europe.

Contactés par le Land, les services de Serge Wilmes, ministre de l’Environnement, du climat et de la biodiversité, détaillent : « Le Luxembourg se trouve sur la ligne de partage des eaux entre le Rhin et la Meuse, entraînant des bassins tributaires de cours d’eau à faible débit, particulièrement vulnérables aux périodes de sécheresse ou aux pollutions accidentelles. Avec l’une des plus fortes densités de population en Europe, le Luxembourg subit une pression sur l’utilisation du sol. » En clair, le faible débit des rivières luxembourgeoises favorise la concentration des polluants et donc leur mauvais état général.

Mais les explications géographiques ne suffisent pas. La qualité de l’eau est aussi le résultat d’investissements publics et, donc, de l’action politique. Il a fallu attendre que le pays soit brocardé par la Cour de justice de l’Union

« L’Alzette ne sera jamais en très bon état. Atteindre le vert semble illusoire. »

Nora Welschbillig, Administration de la gestion de l’eau

européenne pour que la question commence à être traitée sérieusement. En 2013, le Grand-Duché a été condamné à une amende de 2 millions d’euros, assortie de 2 800 euros d’astreinte par jour jusqu’à ce qu’un réseau de stations d’épuration soit jugé suffisamment efficient. Celui-ci en intégrait six : Beggen, Bonnevoie, Mersch, Hesperange, Uebersyren et Bleesbruck (près de Diekirch).

Cette condamnation faisait suite à un premier arrêt de 2006, qui pointait déjà des manquements graves dans la mise aux normes de plusieurs stations d’épuration. La majorité d’entre elles, de conception archaïque, misaient uniquement sur la mécanique de sédimentation et, lors des grosses pluies, l’excédent se déversait dans les rivières. Ce n’est qu’en 2018, à l’inauguration de la modernisation de la station d’épuration de Bleesbruck, que le pays respectait enfin ses obligations. Le montant total de l’amende s’élevait alors à plus de six millions d’euros.

800 millions de subventions

Depuis 2013, on note un changement de paradigme de la part des gouvernements successifs. Selon les informations données par l’AGE, « le Fonds pour la gestion de l’eau a accordé des participations étatiques pour le volet ‘assainissement’ à hauteur de 800 millions d’euros ». Selon les projets, les subventionnements s’échelonnent de 33 pour cent à 90 pour cent. L’AGE indique également que « depuis

2013, 27 nouvelles stations d’épuration ont été mises en service, correspondant à plus de 90 000 équivalent-habitants, et vingt stations d’épuration existantes ont été agrandies et/ou modernisées, correspondant à plus de 650 000 équivalent-habitants. » Aujourd’hui, « il existe 128 stations d’épurations biologiques qui traitent environ 1 250 000 équivalent-habitants ». C’est deux fois plus que la population, mais le dimensionnement doit prendre en compte toutes les personnes qui vivent et travaillent au Luxembourg, ainsi que les besoins de l’industrie. Ce qui n’est toujours pas le cas.

La construction de neuf nouvelles stations d’épuration biologiques est au programme, « dont deux se trouvent en chantier et trois autres au stade d’études de faisabilité (engendrant éventuellement le raccordement à une autre station d’épuration biologique) et de planification. » En outre, les plans pour agrandir ou moderniser 62 stations d’épuration existantes sont prévus, dont trente à court terme. »

Les services de Serge Wilmes indiquent que « ces efforts ont permis de réduire de moitié les rejets d’azote des eaux urbaines en quinze ans, passant de 1 555 à 846 tonnes par an » et que « grâce aux travaux de renaturation dans la vallée de la Pétrusse à Luxembourg-Ville, la présence de poissons a été observée. » Ces investissements vont dans le bon sens, mais l’AGE reconnaît aussi qu’ils ne seront pas suffisants pour que le Luxembourg respecte les engagements pris dans le cadre du troisième plan de gestion constitutif de la directive-cadre eau (DCE) de l’Union européenne, qui s’achèvera en 2027. « Nous risquons une amende, mais de combien ou de quelle forme ? Nous n’en savons rien », avance Nora Welschbillig, chargée d’étude dirigeante au Service projets et coordination de l’AGE. Réaliste, elle admet que les normes européennes, objectivement très strictes, ne pourront vraisemblablement pas être atteintes partout. « L’Alzette, par exemple, ne sera jamais en très bon état. Il faut mettre en œuvre le plus de mesures possibles pour l’améliorer tant que nous pouvons, mais atteindre le vert semble illusoire. »

Le ministère de l’Environnement pointe le manque de finesse analytique du principe « one out – all out », appliqué par la Commission européenne. Il explique que « si un des paramètres est déclassant (critères chimique, biologique ou hydromorphologique, ndlr), toute la masse d’eau est déclassée, rendant difficile la mise en avant des progrès effectués. »

[...]

Achevée en 2018, la modernisation de la station d’épuration de Bleesbruck a permis au pays de se mettre en conformité au niveau européen. Pour un temps



Oliver Hämes



Les rivières luxembourgeoises comptent en moyenne un barrage inutile pour chaque kilomètre, comme ici sur l'Alzette dans la capitale

[Suite de la page 13]

Retard stabilisé

Les conclusions du rapport de la Commission au Conseil et au Parlement européen sur la mise en œuvre de la directive-cadre eau publiées le 4 février dernier sont sans appel, pratiquement chaque page contient son lot de reproches. Le premier concerne la forme sous laquelle les informations ont été transmises, le Luxembourg n'a pas soumis de rapport électronique complet à la date limite de septembre 2023. « L'évaluation de la Commission s'est basée sur des documents PDF, ce qui limite la comparabilité et la transparence des données », indique-t-il.

Le rapport note que « depuis 2015, une nouvelle détérioration de l'état écologique est signalée au Luxembourg. On s'attend à ce qu'aucun des bassins versants n'atteignent un bon état écologique d'ici 2027. » Les nutriments et pesticides issus de l'agriculture et les pressions hydromorphologiques (modifications physiques des cours d'eau, présences de barrages artificiels, altération des rives...) sont les principales pressions identifiées. L'hydromorphologie pose des problèmes sur 101 des 106 masses d'eau que comprend le pays, tandis que le mauvais état chimique est principalement dû à quelques substances : hydrocarbures aromatiques polycycliques (HAP), mercure, cadmium, fluoranthène et cyperméthrine.

Même les zones protégées Natura 2000 sont dans un état qui est qualifié de « défavorable ou mauvais », les rapporteurs regrettant qu'« aucun objectif ou mesure supplémentaire concernant l'eau n'a été fixé. »

Les recommandations qui concluent le document sont explicites. Le pays doit « accroître son niveau d'ambition et accélérer les actions afin de réaliser autant que possible le grand écart qui permettra d'atteindre un bon état/potentiel écologique et un bon état chimique pour ses eaux de surface, ainsi qu'un bon état chimique et quantitatif (y compris les besoins des écosystèmes dépendants ou associés) pour les masses d'eau souterraine. »

Même la façon dont le pays finance ses efforts est remise en cause : « le Luxembourg devrait clarifier la manière dont les analyses coût-efficacité sont utilisées pour hiérarchiser les

Même les zones protégées Natura 2000 sont dans un état qui est qualifié de « défavorable ou mauvais »

mesures, y compris dans une perspective à long terme. » Nora Welschillig synthétise le tout en une formule : « Nous avons beaucoup investi ces dernières années, mais la situation de départ était tellement mauvaise que cela n'a servi qu'à stabiliser notre retard, pas à atteindre le niveau où nous devrions nous situer. »

On peut alors s'interroger sur la légitimité à donner aux travaux de préparation du quatrième plan de gestion, qui démarrera en 2027, alors que les objectifs du troisième ne seront pas atteints. « Ils sont très importants parce qu'ils nous permettent d'actualiser les états des lieux et de revoir les hypothèses lorsque nous constatons que les mesures prises n'ont pas été efficaces », relève Cécile Prüm, du Service projets et coordination de l'AGE.

Un des axes principaux du plan de gestion à venir portera sur la communication vers le public, jugée largement

déficiente. L'AGE veut pour mieux faire comprendre l'intérêt de son travail à la population. Si les progrès sont réels en matière de traitements des eaux usées, c'est aussi parce que les acteurs sont les communes et les syndicats intercommunaux. En matière d'hydromorphologie, les avancées sont beaucoup plus lentes, car elles demandent de convaincre de nombreux propriétaires.

Le Grand-Duché compte en moyenne un barrage par kilomètre de rivière, dont la grande majorité n'a plus d'intérêt économique. Ils bloquent les flux d'eau, tronçonnent les rivières en section souvent infranchissables par les poissons et les animaux qui y vivent et concentrent les pollutions. Pour régler le problème, il suffirait de les détruire, « mais ces barrages appartiennent souvent à des personnes privées très attachées à leur propriété et qui ne veulent pas y toucher », souligne Nora Welschillig. Le fait que les travaux doivent être préfinancés par les propriétaires avant d'être intégralement remboursés par l'État ne facilite pas la prise de décision. Le ministère de l'Environnement précise qu'« en 2025, une table ronde nationale est prévue pour accélérer les projets de renaturation des cours d'eau. »

Les pratiques agricoles vertueuses devront être également valorisées, afin de montrer que les efforts payent et pour capitaliser sur la valeur de l'exemple. Serge Wilmes reconnaît que « l'essor économique et social du Grand-Duché dépend d'une gestion intégrée des ressources en eau, particulièrement importante face au changement climatique. Cette gestion inclut également la protection contre les inondations et la sécurisation de l'approvisionnement en eau potable. Les coûts pour la société seront nettement plus importants en cas de 'status quo' ».

En attendant, au moulin de Kalborn, les petites moules perlières poursuivent leur croissance dans la station d'élevage. Orphelines de la rivière qui se trouve à quelques mètres, elles seront réintroduites dans des cours d'eau allemands où elles contribueront à la redynamisation d'écosystèmes. D'autres espèces, comme la mulette épaisse, seront relâchées dans rivières luxembourgeoises ou belges. Le travail de cette station d'élevage pionnière en Europe n'est donc pas vain. ●

L'ère du soupçon

IIII Georges Canto

« Le discours du président peut faire bouger les marchés, et il a rapporté des milliards à certains traders. Savaient-ils ce qu'il allait dire avant qu'il le dise ? » Cette phrase n'a pas été écrite début avril 2025, mais le 16 octobre 2019, dans le magazine *Vanity Fair*, en faisant déjà référence à Donald Trump ! Prémonitoire, elle s'applique parfaitement aux événements survenus entre le 2 et le 9 avril derniers, qui permettent au Parti démocrate américain, de sortir de sa léthargie en menaçant l'occupant de la Maison-Blanche et ses proches de poursuites pour manipulation de marché et délits d'initiés.

Dans l'après-midi du 2 avril, qualifié de *Liberation Day* par le président, il a présenté une impressionnante liste de nouveaux droits de douane devant s'appliquer, en plus des taxes en vigueur, à la quasi-totalité des pays du monde, même les territoires les plus improbables. Cette annonce a choqué par l'ampleur des hausses prévues et, a aussitôt fait plonger les marchés à New-York (- 3,3 pour cent pour l'indice S&P 500, - 4,4 pour cent pour le Nasdaq 100).

La baisse, la plus forte depuis 2020, s'est poursuivie les jours suivants, faisant partir en fumée des milliards de dollars de capitalisation boursière, avec un impact inévitable sur tous les marchés financiers de la planète, sans que cela paraisse émouvoir outre mesure l'occupant de la Maison-Blanche, beaucoup plus préoccupé par les tensions sur le marché obligataire (*d'Land* du 18 avril).

Mais à peine une semaine plus tard, il postait sur son réseau Truth Social, à 9 h 37 précisément, soit 7 minutes après l'ouverture de Wall Street, un message en majuscules : « This Is A Great Time To Buy !!! DJT »*. Malgré cette invite sans équivoque, les cours n'ont pas rebondi dans la matinée, pour la bonne raison que les investisseurs s'attendaient à la poursuite de la baisse tant que les *tariffs* annoncés restaient en vigueur. D'où la surprise, le même jour, en début d'après-midi quand Donald Trump a décrété, à 13 h 18, heure de la côte est, une « pause » de trois mois dans la mise en œuvre des hausses de droits de douane, pour l'ensemble de pays sauf la Chine.

Une décision qui a fait aussitôt flamber les marchés aux États-Unis et quelques heures plus tard en Asie et en Europe. Le Nasdaq a bondi de 12,2 pour cent sur la journée du 9 avril, le S&P 500 a progressé de dix pour cent, le Dow Jones gagnant 3 000 points en une seule séance, un record. Ceux qui ont acheté entre le 2 avril après-midi et le 9 avril au matin, puis revendu le 9 avril après-midi ou les jours suivants ont engrangé plusieurs centaines de milliards de dollars.

Ces faits permettent-ils de caractériser une manipulation de marché, comme l'ont aussitôt clamé les opposants à Trump ? Si elle était avérée, elle serait totalement hors normes pour plusieurs raisons. Habituellement une manipulation de marché porte sur une valeur ou un petit ensemble de valeurs (un secteur d'activité par exemple) et non pas sur un marché entier, avec des sommes colossales en jeu. Ses auteurs sont le plus souvent des professionnels de la bourse ou de grands investisseurs. Ici la personne suspectée n'est autre que le plus puissant chef d'État de la planète.

Donald Trump ne pouvait ignorer que son annonce sur les *tariffs* allait faire chuter les cours, tout en admettant, chose rare de sa part, qu'il « ne savait pas que cela aurait un tel impact ». En effet la chose s'était déjà produite de manière plus limitée, le 3 mars 2025, avec la décision d'appliquer des droits de douane de 25 pour cent sur les importations canadiennes et mexicaines : l'indice S&P 500 a immédiatement reculé de 1,76 pour cent tandis que le Nasdaq perdait 2,64 pour cent. Les titres de l'industrie automobile et du commerce de détail américains ont été particulièrement touchés à cette occasion. Mais ils ont rebondi trois jours plus tard quand le report d'un mois de ces mesures a été décidé. Trump savait donc pertinemment que l'annonce d'un moratoire sur les droits de douane allait faire fortement remonter les cours.

Pour les détracteurs de Trump, il n'y a guère de doute : « le président américain a pris part à la plus grande manipulation de marché de l'histoire » ont déclaré des membres

démocrates de la commission des services financiers de la Chambre des représentants. Toutefois, s'il est clair que les mouvements des marchés sont directement liés aux déclarations de Trump des 2 et 9 avril, une incrimination du président pour manipulation n'est possible que si l'on peut démontrer son intention de « faire bouger les marchés » aux fins de commettre, ou de faire commettre, un délit d'initié.

La Maison-Blanche veut placer la Securities and Exchange Commission sous son contrôle direct, avec des prérogatives rognées

Il pourrait facilement protester de sa bonne foi, en faisant valoir qu'il était dans son rôle en prenant des décisions sur les droits de douane, annoncées dès sa campagne, et qu'il n'était pas responsable de la réaction des marchés au moment de l'annonce de leur instauration ou de leur retrait temporaire.

Il en aurait été tout autrement si, comme le suspectait *Vanity Fair* en 2019, il avait proféré un mensonge afin de faire délibérément bouger le marché. Pour autant, des variations aussi brutales des cours en un temps réduit, ouvrent la voie à de possibles délits d'initiés. Une incrimination a priori plus solide mais à nouveau, dans ce cas précis, difficile à étayer.

La notion d'information privilégiée est au cœur du dispositif. Pour être qualifiée comme telle en Europe (directive et règlement sur les abus de marché de 2014) une information doit être précise et non encore publique, et, rendue publique, elle pourrait influencer de façon significative le cours d'une valeur. La personne qui la détient est un(e) initié(e). Si elle l'utilise ou la transmet pour réaliser ou faire réaliser des opérations sur les titres concernés, le délit d'initié est constitué.

Dans le cas étudié, l'information privilégiée est évidemment la connaissance de la volte-face de Donald Trump sur les droits de douane. Quoique de portée générale, elle est précise, et sa divulgation le 9 avril à 13 h 18, heure de la côte est des États-Unis, a bouleversé le marché dans son ensemble (et non pas une valeur en particulier, comme le prévoit la réglementation). Qui la détenait ? Forcément le président lui-même. Mais en raison de son impulsivité notoire il n'est pas exclu que sa décision ait été prise peu de temps avant d'être annoncée, peut-être seulement dans la matinée du 9 avril en consta-

tant l'inefficacité de son appel à acheter. S'il a pris sa décision plus tôt, le 7 ou le 8 avril, quand les tensions étaient au plus haut sur le marché obligataire, il est difficile de savoir si ses proches (famille élargie, cercle d'amis, collaborateurs directs) étaient au courant. Ils pouvaient simplement se douter d'un revirement imminent, en mesurant les pressions exercées sur Trump par l'évolution des marchés et par les récriminations dans son propre camp. Ses enfants et certains conseillers qui le poussaient à faire une pause sont particulièrement visés. Mais leur raisonnement a pu être fait par des milliers d'investisseurs avisés, comme l'a montré, avant l'annonce de la pause, l'augmentation du nombre des options d'achat sur actions (*calls*), signe d'une anticipation de rebond des marchés.

En matière de délit d'initié la temporalité est essentielle. Tous ceux qui ont acheté à bas prix dans la matinée du 9 avril pourront toujours dire qu'ils ont suivi le conseil du président. Des doutes persistent pour ceux qui ont acheté avant, par exemple le mardi 8 avril. C'est le cas de Marjorie Taylor Greene, représentante républicaine de Géorgie et proche de Donald Trump, qui a acquis ce jour-là pour plusieurs dizaines de milliers de dollars d'actions dans des sociétés comme Apple, Amazon, Tesla ou Nvidia. Les élus démocrates comptent bien sur la Securities and Exchange Commission (SEC) pour sortir les noms des potentiels auteurs de délits d'initiés. Ils risquent d'être déçus.

Le jour même de l'entrée en fonction de Trump, Paul Atkins, un fidèle du président, a pris la tête de la SEC. Comme avec la Fed, la Maison-Blanche veut placer la SEC sous son contrôle direct, avec des prérogatives rognées. Peu probable dans ces conditions de la voir enquêter sur de possibles malversations financières touchant au président ou à ses proches. Jean-Luc Demarty, ancien directeur général de l'agriculture, puis du commerce extérieur à la Commission européenne, dénonçant « l'éthique douteuse » de Trump et de son entourage, se demandait le 16 avril « s'il y a encore assez de fonctionnaires non terrorisés pour faire respecter la loi ». Certains élus démocrates ont d'ailleurs demandé aux gouverneurs et à leurs procureurs, de se substituer à la SEC en cas de défaillances dans l'exercice de son rôle de régulateur.

L'enjeu est de taille. Selon le quotidien français *Les Échos*, « l'hégémonie de Wall Street sur les marchés financiers mondiaux repose en partie sur la fiabilité de son système judiciaire et réglementaire ». Le moindre doute sur l'intégrité des marchés et sur l'indépendance de leur superviseur, éroderait encore plus la confiance des investisseurs, déjà bien entamée, avec les conséquences toxiques que l'on peut imaginer. ●

* À noter que les lettres DJT sont à la fois les initiales de Donald John Trump et le code boursier, sur le Nasdaq, de la société Trump Media & Technology Group, dont il est l'actionnaire principal

L'intégrité des marchés mise en doute face à l'hégémonie de Donald Trump





Die wertvollsten Einblicke bergen die mit Jugendlichen geführten Interviews

Über die Essenz des Jungseins

IIII Claire Barthelemy

Im Mierscher Theater macht eine Ausstellung eine Bestandsaufnahme des Jugendlebens in Luxemburg. Um ein großes Publikum anzusprechen, hat Kurator Luc Spada sich auf universelle Anliegen konzentriert, die auch für weniger junge Menschen relevant sind.

Bereits beim Betreten von *Jonk sinn. Momenter vu Jugendkultur* werden die wichtigsten Jugendthemen angesprochen: Liebe und Sex. Auf einer Wand umarmt sich ein Pärchen, neben ihnen schweben kleine Herzen. Eine Audio-Installation bietet das Highlight der Ausstellung: Sie spielt Aufnahmen von Menschen vor, die sich an ihre erste große Liebe und ihr erstes Mal erinnern. Die Einblicke sind manchmal rührend, manchmal beschreiben sie die Verwirrung, die dieser Lebensabschnitt mit sich bringt.

Eine junge Frau erzählt, sie habe den ersten Kuss als eklig empfunden. Eine andere sagt, damals habe sie sich gefragt, wieso Küssen und Sex in Filmen immer als so schöne Erlebnisse dargestellt wurden. Ein Mann zieht einen kulinarischen Vergleich: Das erste Mal sei nichts Besonderes gewesen, er habe Nachtische gehabt, „die besser waren als das“.

Man spricht vom Kennenlernen, in der „Hollrëcher“, von Schmetterlingen im Bauch, aber auch von Alkoholkonsum, der Angst vor Schwangerschaft und sexuell übertragbaren Krankheiten. Ein junger Mann beschreibt seinen ersten Kuss mit seinem Freund in einem Kino. Er erinnert sich, wie aufregend das für ihn war, dass jedoch die Angst, verprügelt zu werden, ihn stets verfolgte.

Die Besucher der Ausstellung können eigene Erinnerungen auf transparente Papiere schreiben und an die Wand kleben. Die Kommentare zeichnen ein humorvolles Bild voller Nostalgie von Besuchern, die das Jungsein hinter sich haben. „Open-Air Schwämm – Samsdes“, schrieb jemand und malte ein kleines Herz daneben.

„Bed of Roses“, schrieb eine andere Person, und fügte „SuperJ Party 1991“ hinzu. Damit sind die Partys der Achtziger- und Neunzigerjahre gemeint, zu denen sich Teenager aus dem ganzen Land in den Kirchberger Ausstellungshallen trafen. Sie tanzten und nahmen Softdrinks zu sich (es handelte sich um alkoholfreie Veranstaltungen).

Falls jene, die sich an diese Partys erinnern, sich noch älter fühlen wollen: Es gab einmal ein Super-J-Revival im Atelier... vor neun Jahren!

Ein Kommentar spricht die Kommunikationsweise Jugendlicher an und hebt hervor, wie sehr sie sich verändert hat. „Jedes ‚ech hun dech gâr‘, ‚hdmg‘ und ‚hdg‘ per SMS kostete zwölf Cent!“ Das bietet einen guten Übergang in einen anderen interessanten Abschnitt der Ausstellung.

Ein Chat zwischen Jugendlichen ist als großer Smartphone-Bildschirm dargestellt. Für viele Erwachsene werden Teile der Unterhaltung nur schwer zu entziffern sein (was „LITERAL SLAY“ damals wohl als SMS gekostet hätte?)

Ernster wird es im Abschnitt „Gesi Ginn“: Student/innen des BTS Cinéma et Audiovisuel haben Jugendliche gefilmt, die über Ängste und Her-

ausforderungen reden. Ein Junge, der in einem betreuten Heim lebt, erklärt, welche Freiheiten die Heimbewohner haben und was Freundschaft für ihn bedeutet. Ein Mädchen, dessen Vater aus den Philippinen nach Luxemburg immigrierte, reflektiert über ihr Leben in Luxemburg und wie wichtig kulinarische Traditionen für sie sind.

Luc Spada war es wichtig, diverse Ansichten ungezwungen einzubauen. Dass er diese alleine nicht beilegen konnte, ist ihm bewusst.

„Ich bin ein 39-jähriger weißer Hetero-Cis-Mann. Zwar bin ich sehr offen, doch trotzdem ist das nun mal mein Background.“ Die Ausstellung handle von jungen Menschen, betont er. Laura Deitz, die für das visuelle Design zuständig war und genderneutrale Farben benutzt hat, sei zum Beispiel zehn Jahre jünger als er, sagt Spada.

Die in der Ausstellung gezeigten Stücke stammen von Kunstschaffenden mit sehr unterschiedlichen Hintergründen. Sirah Haris ist ein queerer Künstler mit muslimischem Hintergrund; seine Kunst wirkt wie eine bunte Reflektion über Identität, in der Symbolik eine wichtige Rolle spielt. Zoriana Tymtsiv stammt aus der Ukraine und beschreibt die schwierigen Prozesse, die eine Auswanderung mit sich bringt. Mia Kirsch stellt ein unbekümmertes, vielleicht auch privilegiertes Leben der Jugend dar.

„Die drei haben ganz verschiedene Kontexte. Aber wenn man genau hinschaut, sind die Träume vom Weiterkommen dieselben“, so Luc Spada.

Jonk Sinn unterscheidet sich auch deshalb klar von einer Jugendausstellung, die 2010 im Lëtzeburger City Museum zu sehen war. *Born To Be Wild* war ein ambitionierter Rückblick auf 60 Jahre Jugendkultur in Luxemburg, kuratiert von Guy Thewes. Luc Spada traf sich mit ihm 2024. Thewes erzählte ihm, dass viel weniger Jugendliche sich *Born To Be Wild* angeschaut hätten, als erwartet. Womöglich lag das daran, dass diese Ausstellung nicht von jungen Menschen gestaltet wurde, sinniert Spada im Programmheft zu seiner Ausstellung. Vielleicht sei *Born To Be Wild* „eine Form von Romantisierung, mit einem Wunsch nach Geschichtenerzählen“ gewesen. *Jonk Sinn*

dagegen wolle nicht in die Vergangenheit schauen, sondern eher die universelle Essenz des Jungseins einfangen.

Ganz an Geschichte und Statistiken kommt die Ausstellung jedoch nicht vorbei. Eine Wand liefert informative Häppchen, die zwar recht kurz sind, aber sehr interessante Einsichten bieten. Zum Beispiel erfährt man, dass 2023 im Großherzogtum „28,3 Prozent aller Jugendlichen zwischen 15 und 24 Jahren von Armut und sozialer Exklusion bedroht“ waren – eine Realität, die Jugendarbeit umso wichtiger macht.

Auch hier teilen junge Menschen ihre Eindrücke mit. Etwa ein 25-Jähriger, der beschreibt, dass für ihn der Kauf der ersten Waschmaschine das Übergangsritual ins Erwachsenenleben gewesen sei. In einem Abschnitt über Kreativität und digitale Hilfsmittel erklärt ein 18-Jähriger: „Da kann ich den größten Auspuff auf das Auto draufsetzen.“

Man merkt, trocken und öde ist *Jonk Sinn* nicht. Mit Dokumentationen und Rückblicken wäre die Ausstellung das vielleicht geworden, meint Luc Spada. „Ich wollte keine Ausstellung mit Fotos von Feuerwehrleuten, Pfadfindern oder so machen. Das wäre sehr leicht möglich gewesen, und vielleicht haben sich das einige Leute erhofft.“ Junge Menschen hätten jedoch „keinen Bock, sich Feuerwehrbilder anzuschauen, das ist einfach so“. *Bravo*-Zeitschriften ausstellen wollte er ebenfalls nicht. „Das interessiert heute keinen jungen Menschen mehr.“

Die Ausstellung, die vom Service national de la jeunesse organisiert wurde und im Rahmen der Luxemburger Präsidentschaft des Europarats stattfindet, nimmt die Eingangshalle des Mierscher Theaters ein. Von ihrer Überschaubarkeit sollte man sich nicht täuschen lassen: Die wertvollsten Einblicke bergen die Interviews, für die man sich Zeit nehmen sollte.

Für alle Alten, die offen sind und Jugendliche von heute besser verstehen wollen, ist *Jonk Sinn* sehr zu empfehlen. Wer viele wissenschaftliche Einblicke, geschichtliche Rückblicke und eben *Pompjeesfotoen* erwartet, wird jedoch enttäuscht sein. ●



La tapisserie se confond avec le monde réel dans le tableau de Remedios Varo

« Le souvenir est un vêtement poreux »

IIII Jeff Schinker

Pour ceux et celles qui écrivent et publient de la littérature dans des petits pays, un des seuls chemins pour aller à la rencontre d'un public plus large, c'est par voie de traduction qui, parfois, selon le fameux cliché de la traduction-trahison, peut devenir une sortie de piste plus qu'une piste de sortie. Au Grand-Duché en particulier, la traduction est un des remèdes potentiels à la piètre distribution qui enferme les écrits luxembourgeois dans un entre-soi parfois frustrant. Mais les traducteurs littéraires n'y sont pas légion, de sorte que, bien que des subventions existent, les traductions ne se bousculent pas au portillon. Il arrive que les œuvres traduites le soient surtout parce qu'une maison d'édition flaire les aides à la traduction faciles, appuyées par une Union européenne qui veut faire circuler les textes et les idées mais qui, parfois, encourage simplement le flux des sous, aboutissant à des livres qui, plutôt que de prendre seulement la poussière dans les librairies luxembourgeoises, la prennent alors aussi dans d'autres contrées.

Il semble que les choses en fussent différentes pour *wie viele faden tief* d'Ulrike Bail, dont les Blancs Volants éditions publient aujourd'hui la traduction réussie de Ludivine Jehin et Jean-Philippe Rossignol : *point invisible* réunit les poèmes d'Ulrike Bail ainsi que leurs traductions en un volume bilingue dont on voit que la fabrication a été ciselée avec autant de soin et de méticulosité que les poèmes dont il juxtapose ici original et traduction.

Avec *wie viele faden tief* (prix Servais 2021), Ulrike Bail avait publié un recueil qui s'emparait d'une idée a priori éculée – celle de la poé-

tesse qui tricote, détricote et retricote le monde. Cette image figurait au centre de *The Crying of Lot 49*, le chef-d'œuvre de paranoïa romanesque de Thomas Pynchon, quand son héroïne Oedipa Maas contemple *Bordando el Manto Terrestre*, un tableau de Remedios Varo qui dépeint des femmes en train de produire une tapisserie dont le spectateur se rend compte qu'elle se confond avec ce qu'on appelle, par consensus épistémologique, le monde réel.

Moins métaleptique et moins postmoderne que la toile de Varo ou le roman de Pynchon, la poésie d'Ulrike Bail recourait à un vocabulaire technique et précis pour relier les différents états du moi lyrique, enjambant par le langage des souvenirs personnels (d'elle quand, petite fille, elle tombait, s'écrouchant le genou et se demandant alors où le tissu avait bien pu disparaître, que la poétesse fait réapparaître, des décennies plus tard, en terre de poésie) ou de courts textes à la fois âpres et empathiques sur le sort des réfugiés échoués en Europe (« la bouche cousue répertorie sur le visage/les routes impraticables la démesure de la fuite/transperce les lèvres ligature de la vie/mise à nu de la lumière évacuée ») en passant par ce qui pourrait tenir lieu de microfiction sur Oradour-sur-Glane, dont la visite a été une inspiration pour le recueil et où l'autrice aurait été captivée par la vue d'anciennes machines à coudre (« je tends des cordes des lin-cueils/me soufflent de la rouille sous les paupières des machines à coudre/là-bas dans les cours d'oradour sur glane »).

C'est là un peu le *modus operandi* de Bail : toujours un détail accroche l'œil, dont part une écriture épurée à l'extrême, qui condense

Les deux traducteurs ont travaillé avec délicatesse et intelligence, en sauvant d'une langue à l'autre la multiplicité des chemins de traverse du poème

le réel sur un terrain glissant où le sens, parfois, se dérobe, se modifie au gré des enjambements et d'une syntaxe de l'ambiguïté. Car parlant de couture, on sait depuis Lautréamont que la machine à coudre n'est jamais vraiment loin de la table de dissection ni du parapluie et, chez Bail, pareillement, de fil en aiguille, d'un mot à l'autre, le poème peut soudain se teinter d'une coloration autre, prendre une direction différente à celle à laquelle on se serait attendu : « à l'en-droit, à l'envers, le fil emprunte des chemins différents sur la trame ».

Pour Ludivine Jehin et Jean-Philippe Rossignol, il s'agissait donc de traduire en maintenant autant que possible les différents chemins que prennent les mots sur la trame du poème. On le sait, les défis à relever, quand on s'aventure à traduire un recueil de poésie contemporaine, sont multiples : en poésie,

chaque mot pèse bien plus que dans maint récit de prose, et derrière l'apparente légèreté, c'est tout un édifice de mots qui risque, au moindre parti pris, d'être mal reconstruit, partiellement englouti – et l'envers de devenir indéchiffrable, obscurci par la langue de l'autre, effacé par elle, et les fils de se défigurer en une trame disgracieuse.

Le travail tout en filigrane du recueil de Bail se lit dans la polysémie du *Stich*, le vocabulaire du tricotage, la précision et la technicité du langage, la polyglossie, les tensions entre un récit qui se brode et son contre-récit contenu dans l'envers de la trame, entre le caractère artisanal du travail de la poétesse et la déconstruction d'une métaphore-cliché, d'une catachrèse. Tout cela, les deux traducteurs l'ont affronté avec intelligence et délicatesse, sachant qu'au contraire du vaillant petit tailleur des frères Grimm, qui en éliminait sept d'un coup et qui fait chez Bail une réapparition étonnante, le traducteur ne peut viser l'exhaustivité ni le maintien de tous les envers de tous les décors : il doit accepter que traduire implique aussi, à certains moments, de faire défiler les différentes voies possibles du poème et de choisir lequel fil des mots, parmi ceux, virtuels, qui grouillent sur l'envers de la trame, il décide de tricoter. En sauvant, d'une langue à l'autre, cette multiplicité des chemins de traverse du poème, il maintient, à l'instar du vaillant petit tailleur des frères Grimm (ou, encore mieux, celui de la réécriture d'Éric Chevillard), cette ambiguïté qui a fait triompher le héros du conte des géants cherchant à l'abattre. Ce triomphe, c'est aussi celui de la poétesse – et, a fortiori, celui de ses deux traducteurs. ●

Heiße Leidenschaft am Strand

IIII Martin Ebner

Enfant terrible, Weltreisender, Bodensee-Dichter: Norbert Jacques ist jetzt gemeinfrei



Klassik oder Schund? Der 70. Todestag ist wichtig für einen Schriftsteller: Aus „zeitgenössisch“ wird „historisch“, für seine Werke erlischt der Urheberschutz. Im Fall von Norbert Jacques geht es um mehr als 50 Bücher, hunderte Kurzgeschichten, Drehbücher und zahllose Artikel. Bei der Einordnung in die Schubladen „Nachruhm“ oder „Vergessen“ hilft nun vielleicht eine Ausstellung im Hesse-Museum am Bodensee.

Die meisten Exponate kommen von der Uni Saarbrücken, wo Hermann Gätje im Literaturarchiv Saar-Lor-Lux-Elsass den Nachlass von Jacques betreut. In Luxemburg ist der Schriftsteller verfeimt. Gätje dagegen hält den „Hauptvertreter exotischer Literatur“ heute noch für lesenswert. Sein emotionaler Stil und Hang zum Pathos wirke „bisweilen antiquiert“, aber er vermittele „einen interessanten und vor allem lebendigen Eindruck vom Lebensgefühl und Denken seiner Zeit.“ Zu entdecken ist jedenfalls ein Leben wie aus einem Groschenroman:

Flucht aus Luxemburg!

Norbert Jacques wurde am 6. Juni 1880 in eine wohlhabende Kaufmannsfamilie in Luxemburg-Eich geboren. Über seine „unkultivierten Eltern“ klagt er in einem Brief an seine Schwester Bertha: „Auch ich wurde damals geschlagen. Sogar blutig. Ich hatte eine Lippe entzwei...“ Sein Gymnasium ist eine „albartige Heimsuchung der Hölle“. Vielleicht hätte er mit der Frau seines Französischlehrers keine Affäre anfangen sollen?

Der engstirnigen Luxemburger Provinz entkommt Jacques nach Bonn zu einem Jurastudium, also vor allem zu Musik, Kunst und ersten Schreibversuchen. Nach zwei Semestern brennt er mit der drei Jahre älteren Schauspielerin Olly Hübner nach Beuthen durch, wo sie am Theater unterkommt und er bei einer Zeitung.

Als Redakteur hält er sich nicht lang, schlesischen Nationalisten passt er nicht. Das Berliner Büro der *Frankfurter Zeitung* bleibt auch Episode. Als freier Journalist kommt Jacques 1904 nach Überlingen und findet seine große Liebe: den Bodensee. Bis zu seinem Tod wird er dort wechselnde Wohnsitze haben, an allen Ufern.

Gesponsert von dem Reeder Albert Ballin bricht Jacques zu seiner ersten großen Reise auf, über Madeira nach Brasilien. Die Ausbeute ist sein Debüt-Roman: „Funchal. Eine Geschichte der Sehnsucht“ wird 1909 im Verlag *S. Fischer* veröffentlicht und gleich ein Erfolg. Die Story von einem südländischen Schiffbrüchigen, der in Dänemark landet, kreist um die Lebensthemen von Jacques: Heimat und Fernweh.

Abenteuer in der Ferne!

Die Ehe mit Olly scheitert umgehend. In Paris lernt Jacques bei dem Schriftsteller René Schickele die Sekretärin von Arthur Schnitzler kennen: Grete Samuely, aus dem Wiener Großbürgertum. Geheiratet wird 1912 in London. Die Hochzeitsreise geht 16 Monate in den Fernen Osten, in die Südsee, nach Australien

und Südamerika. Stoff genug für Reiseberichte wie „Auf dem chinesischen Fluß“ oder „Heiße Städte“. Grete tippt nicht nur die Manuskripte ab. Ihre eigenen Artikel für Zeitschriften wie *Die Gartenlaube* oder auch Kipling-Übersetzungen erscheinen jedoch gerne unter dem Namen ihres Gatten, der bessere Honorare bekommt.

Im Ersten Weltkrieg meldet sich Jacques freiwillig zur deutschen Armee (die ihn aber ablehnt). Was Luxemburg noch mehr empört: Er nutzt seinen neutralen Pass, um für die *Frankfurter Zeitung* beide Seiten diverser Fronten zu besuchen. Gätje kann dieser Berichterstattung „auch authentische Blicke auf den Kriegsalltag“ abgewinnen, trotz der pro-deutschen Propaganda.

Jacques ist übrigens schon seit 1909 in der Schweiz gemeldet, zunächst in Salenstein beim Napoleon-Museum. Später mietet er die Luxburg bei Romanshorn, dann kauft er das Schlösschen Gaisberg über Konstanz. Das Panorama ist grandios, aber Vermarktungsversuche von Marmelade-Beeren enden als finanzielles Fiasko.

Bussi-Bussi-Bohème am Bodensee!

Immer, wenn es anderswo ungemütlich wird, zieht es viele Künstler in die von Industrie und Krieg weitgehend verschonte Bodensee-Idylle. Der Schack (in der Schweiz: *Tschack*) gehört schnell zur Szene: Er gibt mehrere Jahre das *Bodenseebuch* heraus. Mit dem Konstanzer Maler Karl Einhart gründet er 1925 die Künstlervereinigung *Der Kreis*. Diese Gruppe leitet er, bis 1937 die Nazis viele der rund 50 Mitglieder als „entartet“ einstufen und internationale Ausstellungen unmöglich machen. Überregional bekannt sind heute vor allem die Maler Adolf Dietrich, Hans Purrmann und Rudolf Wacker.

Klatsch ist ein Hauptpläsier von Jacques, seinen Aufzeichnungen entgeht kein Nachbar. Den Architekten Henry van de Velde trifft er ebenso wie zum Beispiel den Dramatiker Carl Sternheim oder den Maler Ernst Ludwig Kirchner. Wenn Andersen Nexö („Pelle, der Eroberer“) mit „seinem breiten Hut daherkam, konnte man meinen, Gottvater selber schritte durch Konstanz...“ Manchmal kommt Hermann Hesse über den Rhein gerudert. Theodor Heuss, später Bundespräsident, erinnert sich noch lange an haarsträubende Feste mit „dem Luxemburger“, dem er „die breite Sinnenhaftigkeit des naiv genießenden Menschen“ bescheinigt.

Oberhalb von Lindau kauft Jacques 1920 einen Bauernhof. Er wird deutscher Staatsbürger, sesshaft mit Blick auf Bregenzer Buch und Schweizer Alpen. Falls er nicht gerade über die Anden reitet oder ein „Afrikanisches Tagebuch“ schreibt. Seine größte Inspiration findet er jedoch zufällig auf einem Bodensee-Dampfer: Ein Passagier, wohl ein Schieber, vereint für ihn „das Große und das Böse unserer Zeit“. Die Visage bringt ihn auf die Idee zu dem Buch, das berühmter wird als er selbst.

In einem Vorarlberger Gasthaus schreibt er in zwei Wochen „Dr. Mabuse, der Spieler“. Von *S. Fischer* abgelehnt, erscheint der Schurken-Roman 1921 bei *Ullstein*. Die Verfilmung ist für den Regisseur Fritz Lang der Durchbruch. Wurde Jacques anfangs von der Kri-

tik gepriesen und vom Publikum verschmäht, wird das jetzt umgekehrt: Ein Schmachtfetzen jagt den nächsten. „Je höher die Honorare sausten, um so tiefer tauchte der Poet“, ätzt ein Journalist.

Der Nazi und seine Jüdinnen!

Wieso von den Nazis die Satire „Die Limmburger Flöte“ verboten wird, weiß man nicht. Dass eine übergewichtige Hauptfigur die Luxemburger Nationalhymne furzt, ist jedenfalls „unerwünscht“. Das mit Fritz Lang verfasste „Testament des Dr. Mabuse“ wird auch verboten, angeblich von Goebbels persönlich. Als die Lokalzeitung hetzt, schmeißt die Lindauer Hitlerjugend bei Jacques' Hof die Fenster ein. Der Autor mit dem undeutschen Namen wird für ein paar Wochen von der Gestapo inhaftiert.

Exil ist für den konservativen Patrioten kein Thema. Von seiner jüdischen Frau lässt er sich 1940 scheiden; er heiratet Maria Jäger, eine 24-jährige Büroangestellte aus Bregenz. In der Schweiz erbettelt Jacques aber Devisen, damit Grete über Luxemburg in die USA fliehen kann. Seinen „halbjüdischen“ Töchtern Aurikula und Adeline verschafft er die luxemburgische Staatsbürgerschaft. Der deutschnationalen Gesinnung tut das keinen Abbruch: Mit Artikeln und drei Vortragstourneen trommelt Jacques für das Deutschtum in Luxemburg. Dort wird er damit endgültig zur persona non grata, zumindest nach dem Krieg.

Die Franzosen übernehmen 1945 am nördlichen Bodensee das Kommando. Sie machen Jacques (NS-Verfolgter, kann Französisch) für kurze Zeit zum Bürgermeister der Gemeinde Sigmarszell. Dann stecken sie ihn als Nazi für fünf Monate in ein Lager bei Lindau und deportieren ihn nach Luxemburg, damit ihm der Prozess wegen Landesverrat gemacht werde. Nach Untersuchungshaft von März bis Juli 1946 im Stadtgefängnis Luxemburg wird er jedoch ohne Anklage ausgewiesen.

Sex und Drogen bis zum Schluss!

Zurück auf seinem Hof, gibt Jacques bereitwillig zu, während der NS-Zeit „Schuld auf mich“ geladen zu haben. Er besorgt sich *Persilscheine* für seine „Entnazifizierung“ und ist wieder gut im Geschäft mit *Zeit, Welt & Co*. Auf über 1.000 Seiten schreibt er seine Autobiografie „Mit Lust gelebt“ (der Teil ab 1933 wird erst 2004 veröffentlicht).

Jacques' dritte Tochter Bibiane wird 1951 geboren. Als 72-jähriger macht er im Jahr darauf seine letzte große Reise durch Südamerika. Unterwegs zum Weinfest in Traben-Trarbach stirbt er am 15. Mai 1954 in einem Hotel in Koblenz an Herzversagen. Postum erscheinen „Zwei Sterne über dem Sántis. Roman einer grossen Liebe“ und „Bei einem Wirte wundermild“, ein Führer zu Deutschlands Wirtschaften. Sein Hof wird von Exfrau Grete und Tochter Adeline noch ein paar Jahre als Pension betrieben. Außer dem *Norbert-Jacques-Weg* im Dorf Thumen bei Lindau erinnert bald nichts mehr an den einst millionenfach gelesenen Bestseller-Autor. ●

Die Ausstellung *Norbert Jacques. Mit Lust gelebt am Bodensee* ist noch bis 15. Juni in Gaienhofen zu sehen. Hermann Gätje und Inga Pohlmann haben dazu im Drey-Verlag Gutach einen Begleitband herausgegeben: hesse-museum-gaienhofen.de

Moderne Kriegsführung

IIII Marc Trappendreher

Schwer verwundete und traumatisierte Soldaten ziehen ab, eine Panzerluke schließt sich, eine Familie kommt aus ihrem Versteck und steht vor den Trümmern ihres Hauses, ihrer Existenz. Nichts ist gewonnen. Mit diesen tristen Bildern schließt der neue Film von Alex Garland. In *Warfare* führt der britische Drehbuchautor und Regisseur seine Überlegungen zum Krieg und der Kriegsfilm-Fotografie fort, die er mit dem Vorgängerfilm *Civil War* (2023) aufgemacht hat. Darin interessierte Garland sich für den Status der Bilder, für die mediale Gewalt, die dem Wesen der Kriegsphotografie inhärent ist.

Nicht so sehr wollte er, wie oftmals angenommen, damit eine apokalyptische Bestandsaufnahme der desolaten gegenwärtigen politischen Verhältnisse in den USA zeichnen. Vielmehr waren diese der lose Rahmen für die fiktionale Erzählung eines neu entflammten Bürgerkriegs in den USA. Krieg zeigte Garland als Bilderkrieg (*d’Land*, 21.6.2024), der die Selbstreflexion in sich trug. In seinem neuen Film *Warfare* treibt Garland die Bilderfrage des Krieges erneut um. Mehr noch aber will er sich von der abstrakt-philosophischen Dimension des Vorgängerfilms lösen und sie zu einer ganz eindringlichen körperlichen Filmerfahrung machen.

Es ist der 19. November 2006, wir befinden uns in der Stadt Ramadi zur Zeit des Irakkriegs. Aus der Vertikalaufsicht werden Drohnenaufnahmen gezeigt; es ist ein entmenslichter Blick, alles ist Abbildung, Zielscheibe. Die Stadt als Schachbrett, Menschen als Figuren, die strategisch hin- und hergeschoben werden. Eine Gruppe Navy Seals soll ein Wohnhaus in einem umkämpften Gebiet der Stadt besetzen. Doch die Situation im von Al-Qaida dominierten Feindesland eskaliert unversehens und drastisch, so dass es bald nur noch um einen Rückzug ohne größere Verluste geht.

Der US-Veteran Ray Mendoza, der Garland als Berater in *Civil War* zur Seite stand, hatte an der besagten Mission selbst teilgenommen. Er verfasste mit Garland nicht nur das Drehbuch, sondern teilte sich mit ihm auch

die Regie. Aus seinen Erinnerungen sollte eine Rekonstruktion der Ereignisse gewonnen uns filmisch festgehalten werden.

So, wie *Civil War* nicht ernsthaft an seinem Bürgerkriegsszenario in den USA interessiert war, handelt der neue Film nicht vom Irakkrieg. Es geht nicht um die Frage, inwiefern Präsident Bushs Angriff völkerrechtswidrig war. Eine Täter-Opfer-Beziehung wird nicht nahegelegt. Noch nicht einmal geht es tatsächlich um Krieg, sondern vielmehr um Kriegsführung als militärischen Gewaltakt – der Filmtitel ist vielsagend. Eine taktische Operation macht den Inhalt von *Warfare* aus. Der Schilderung eines Tages, ohne Überhöhung und ohne übergreifenden Blickwinkel gilt das besondere Augenmerk: Garland geht es um ein Moment der Unmittelbarkeit, sein Publikum in die kriegerische Situation – die hier im Wesentlichen ein wirres Rückzugsmanöver ist – hineinzuworfen. Der authentischen Darstellungsweise ist schon die Einheit aus Raum und Zeit verpflichtet, die neunzigminütige Dauer des Films entspricht weitgehend der erzählten Zeit des Ereignisses.

Die Wirkung dieser veristischen Tendenz, die Steven Spielberg mit *Saving Private Ryan* (1998) für den modernen Kriegsfilm etabliert hat, liegt ferner in der filmischen Präsentation der Ereignisse, in der Form. Garland nutzt ein rasantes Montageverfahren, eine handgetragene Kamera und eine ganz räumliche Klangkulisse, die ohrenbetäubend und desorientierend gestaltet ist. Minutenlange Taubheitsgefühle wechseln sich mit marker-schütternden Schmerzensschreien der Verwundeten ab, bis ein lärmender Düsenjet vorbeizieht. Das gilt auch für die visuelle Ebene: Großaufnahmen von schweißnassen und staubbedeckten Gesichtern, strömende Blutfontänen sowie austretende Organe und Knochen bestimmen die Bildinhalte; es ist reines körperliches Kino: Man soll den Horror des Krieges am eigenen Leibe spüren, als sei man selbst dabei. Man kann diesen Film mithin nicht mehr in dramaturgischen und narrativen Kategorien fassen. *Warfare* will keine klassische Kriegsgeschichte erzählen, sondern eine Situation möglichst direkt er-



Warfare zeigt die Hinterlistigkeit moderner Kriegshandlungen

fahrbar machen. Nur die Gewalt soll wirken, entsprechend sollen die filmsprachlichen Zeichen zu so etwas wie einer „Gewalt am Zuschauer“ führen.

In dieser Hinsicht bietet *Warfare* freilich genügend Raum für Missverständnisse: Manch einer wird verleitet sein, darin eine Verklärung des kampfeswilligen Soldaten, eine unerschwellige Mobilmachung und die legitimierende Proklamation eines „höheren Ziels“ erkennen zu wollen – alles Anzeichen, die die Vormachtstellung des US-Militärs propagieren könnten. Und ja: Es geht Garland zunächst um das Kollektiv, das von Kame-radschaft geprägt ist. Das legt bereits die erste Szene nahe, in der die Navy Seals zu dem Musikvideo *Call On Me* von Eric Prydz euphorisch grölen, bevor sie in Ramadi in Stellung gehen. Dieses Kollektiv ist Teil des amerikanischen Militärapparats, ein Kollektiv, das auch verfügbare Kriegsmasse ist. Garland erzählt all dies nüchtern, es gibt nicht den Helden, auch nicht den Feind, nur die Gruppe als Kampfeinheit, über die beliebig verfügt werden kann und die zweckmäßig eingesetzt werden darf.

In seinen besten Momenten vermittelt *Warfare* so eine Ahnung für die Funktionsweisen zeitgenössischer Kriegsführung: Das Töten aus der Distanz, das Lauern auf das potenzielle Opfer, das Versteck als vorteilhafte Stellung, die Tarnanzüge zur Unkenntlichmachung. *Warfare* zeigt die Hinterlistigkeit moderner Kriegshandlungen, in denen es nur darauf ankommt, zu töten und zu überleben. Darauf

zielt Garlands Film im Besonderen: So, wie er die Realität des Krieges nicht abbilden kann, so ist auch die Frage nach der „wahren Darstellungsweise“ eine überaus müßige, ja sinnfreie – *Warfare* zeugt aber von seinem entschlossenen Willen zur Annäherung. Im Krieg gewesen zu sein, den Ist-Zustand möglichst eindringlich zu beschreiben, unvermittelt und aufrichtig – das ist Garland ein Anliegen. Ein Anliegen, das auch Ausdruck für die Sinnlosigkeit des Krieges ist, die rohe und schonungslose Drastik von *Warfare* vermittelt die Absurdität des gesamten Manövers. Garland führt die Absurdität des Gezeigten ohnehin fortwährend selbstreflexiv mit, wenn er etwa Bilder der Lufräumüberwachung in das kämpferische Chaos am Boden abstrahierend einfügt.

Diese leitthematische Befragung durchzieht *Warfare* ebenso wie *Civil War*: Wie verhält man sich ethisch zum Krieg, nicht nur gegenüber seiner medialen Abbildung, sondern auch zu seiner Form? Ist diese Form der Kriegsführung noch legitim? Garland zielt auf eine komplexe und distanzierende Selbstreflexion, die er dem Publikum jedoch unverhohlen und konfrontativ anbietet. Denn spricht man vom Kriegsfilm, sind damit gemeinhin jene historisch verantworteten Kriege gemeint, die bereits filmisch abgebildet werden konnten. Dieses mediale Bezugsverhältnis denkt Garland immerzu mit. Die Bilder, die er mit *Warfare* produziert, reflektieren weiter über die medial vermittelten Bilder des Irakkriegs und mithin die Erinnerungskultur. ●



T A B L O

MUSIQUES

Scènes insolites à Arlon

Profitant d’un jeudi férié qui incitera à dresser un pont au-dessus du vendredi, le rendez-vous musical

arlonais, les Aralunaires, propose un programme bien rempli de découvertes musicales pointues, de réjouissances populaires très accessibles et de lieux de spectacles uniques. Une recette éprouvée qui fait mouche depuis 25 ans. Ça commence dès le 30 avril avec le classique concert inaugural dans l’Église Saint-Donat où Léonie Pernet, viendra défendre la pop littéraire de son troisième album *Poèmes pulvérisés*. Fanfare, DJ set, groupe mystère et concerts surprises gratuits sont au menu du jeudi après-midi à l’espace Léopold, avant la

soirée rock de l’Entrepôt, avec Butch Cassidy et Scraboutcha. Vendredi, on opte pour une grosse soirée hip hop au Palais avec les rimes riches de Le Croiz, le rap conscient de Keno et l’univers mélancolique de la jeune Zinée, « une Billie Eilish qui aurait évolué dans les barbecues du 18^e arrondissement de Paris ». Le weekend, place aux journées Lab et la dizaine de showcase sur les scènes éphémères originales. Dimanche matin, on enfourche son vélo pour rejoindre la ferme de Birel où Billie prouvera qu’il n’y a pas que son père Matthieu

Chedid qui sait manier la guitare. Soirée de clôture à l’Entrepôt, avec Parquet et Getdown Services en grand final. aralunaires.be. FC

LITTÉRATURE

Poésie volcanique

Le Printemps des poètes se tient ce week-end avec onze auteurs et autrices invités à présenter leurs textes en différents endroits. Ce vendredi, la soirée de lancement aura lieu à Neimënster. Samedi, cap sur le Forum da Vinci et

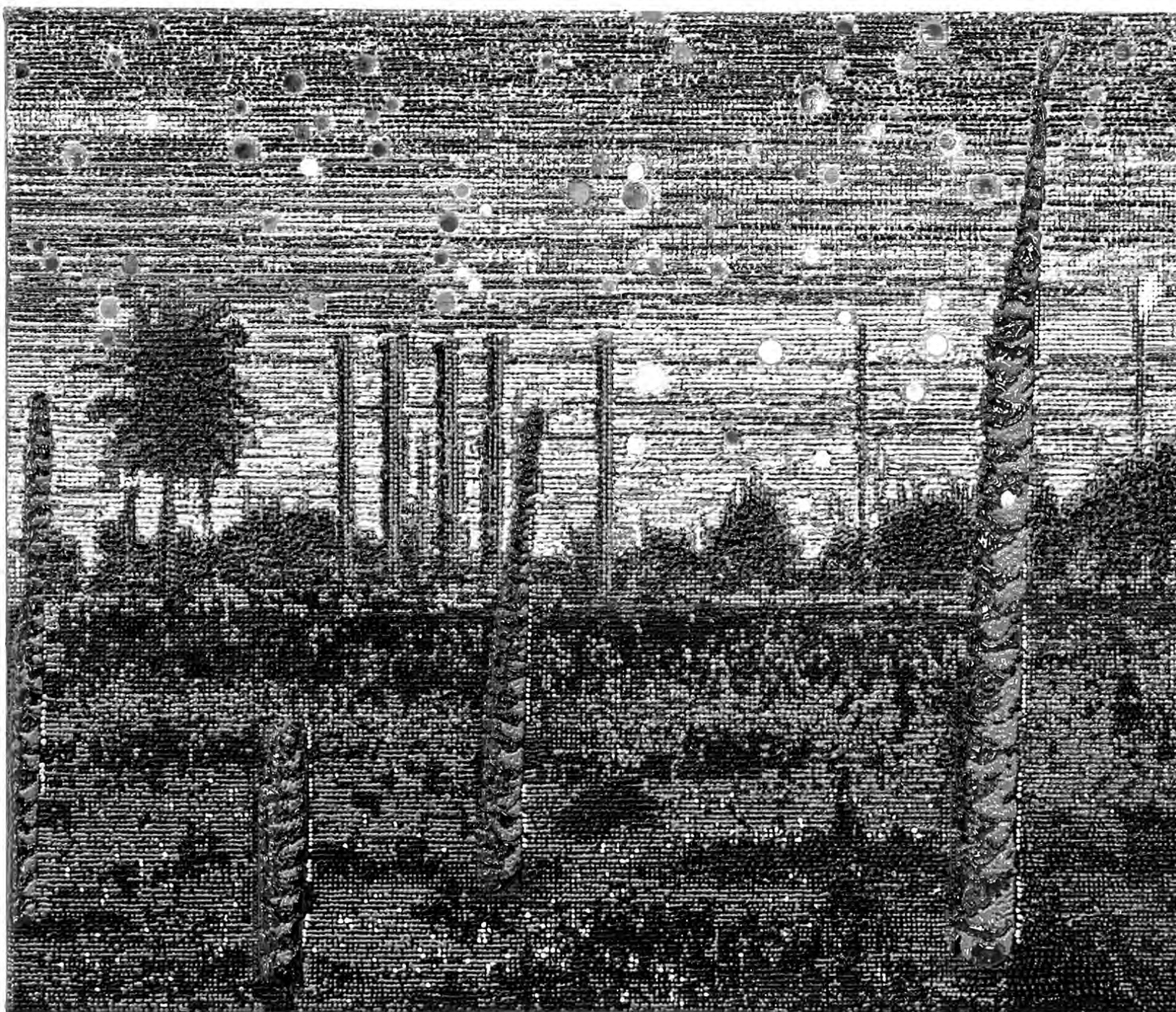
dimanche sur la galerie Simoncini. Le thème retenu pour cette édition, est « volcanique ». Pour affirmer son soutien à la poésie en général, *d’Land* publie quelques textes en amont. Voici la contribution de Maria do Rosário Pedreira (née à Lisbonne en 1959, photo : Manuel Valente), autrice et parolière dans l’univers du fado. FC

lèvres

Elle portait une tristesse repassée, sans un pli. On ne voyait presque jamais ses dents (petites comme celles

de lait, et si blanches). Toujours la bouche fermée, toujours la peur cousue dans le silence. On raconte qu’un jour, un homme quelconque – le père, le frère, je ne sais plus – lui a ouvert de force les lèvres. Les autres.





Find a face, les palmiers sans tête de Samira Hodaei

Les témoins silencieux

IIII Marianne Brausch

Culture traditionnelle, guerre et mémoire. L'étonnante technique de l'iranienne Samira Hodaei à la Valerius Gallery

Samira Hodaei est absolument de son temps « dans l'esthétique de la globalisation et les techniques de communication ». C'est ce qu'on peut lire sur sa page internet. De la part de la galerie Valerius, c'est audacieux d'accrocher à ses cimaises des palmiers sans tête. C'est l'unique thème de la représentation où l'on peut lire l'hommage à la culture du palmier dattier de la région du sud de l'Iran dévastée par la guerre Iran-Iraq (1980-1988). Rien de bien affriolant a priori.

Des explications s'imposent d'emblée. Si on prenait la technique de Samira Hodaei à la lettre, on pourrait dire qu'il s'agit d'une sorte

de pointillisme. Mais le travail de cette artiste iranienne née à Téhéran en 1981 et qui vit et travaille à Berlin, n'a rien à voir avec le courant de l'art occidental d'un Seurat et les boules jaunes qui parcourent *Headless Palms*, avec les soleils arlésiens de Van Gogh. La façon de peindre de Samira Hodaei fait que les pixels de couleurs apparaissent comme des vues d'écrans.

En surface, cela peut apparaître beau, tellement c'est habile et c'est ce qui fait la force de l'art de Samira Hodaei. Cela lui a permis, jusqu'à présent, de passer entre les mailles du filet de la censure d'un des régimes devenu, depuis 1979

et la Révolution islamique, un des plus restrictif en matière de liberté d'expression. Notamment en ce qui concerne les femmes. Or, Samira Hodaei est exposée et reconnue en Occident, ainsi que dans les Émirats Arabes Unis. Ses portraits de femmes, *Harem of the Heart* ont été montrés en 2013 en Suisse, *Philosophie of the bedroom* à l'Abu Dhabi Art Fair en 2016, *Cinema Europe* au Künstlerhaus Bethanien à Berlin en 2018.

Son « tour de force », comme elle le dit à un magazine allemand, « c'est qu'on arrive toujours à tromper la censure ». Alors qu'elle montre le « vrai moi et du moi social des femmes ». Il est rare que Samira Hodaei s'éloigne de sa technique pointilliste en pixels de verre, directement appliqués au tube sur la toile. C'est pour elle une métaphore du monde virtuel pixelisé d'Internet en général, et, dans ses œuvres, aussi du brouillage par la censure iranienne, de la réception d'informations autres que celles de la propagande.

Il y a dans son travail encore d'autres niveaux de lecture liés à l'Iran. Ainsi, les points de verre sont recouverts d'une fine couche d'un vernis dont le matériau d'origine est... le pétrole. On a pu voir à ce sujet, à la Kunschthal d'Esch à la fin de 2024 dans l'exposition *Dis-placed II*, une projection en parallèle de documents historiques montrant les points communs du travail des ouvriers du bassin minier luxembourgeois et des champs pétrolifères iraniens. Même la découverte des deux matières premières coïncide : c'est le début du 20^e siècle.

Une autre forme d'expression de cette artiste aux multiples facettes, comme sa réalisation

Les palmiers sont morts et avec eux, la raison d'être des humains

lors d'une résidence à la Bridderhaus, encore en parallèle avec la production de pétrole : une toile comme un filet, réalisée entièrement en gants des travailleurs. La notion de perte, qu'elle soit traditionnelle, historique ou identitaire habite littéralement Samira Hadaei. Ainsi aussi de l'exposition actuelle à la galerie Valerius avec *Headless Palms*.

Si le palmier dattier a nourri de génération en génération des familles de paysans, témoignant d'une production millénaire de la région du sud de l'Iran Arvand Kenar, la culture agricole et humaine a disparu avec les missiles qui ont décapité les palmiers lors du conflit Iran-Irak. Les palmeraies sont toujours là, les troncs des arbres droits comme autant de stèles mémorielles. On apprend, dans le texte qui accompagne l'exposition, que le palmier « faisait partie de la famille », en d'autres termes, « qu'il était une personne ». Ils sont morts, les palmiers et avec eux, la raison d'être des humains.

CHRONIQUES DE L'URGENCE

Angles morts

IIII Jean Lasar

On sait que la crise climatique favorise les conflits, mais quel impact ces derniers ont-ils sur les émissions globales de gaz à effet de serre ? Intuitivement, on se doute que la multiplication des guerres, faites notamment de destructions massives et de déplacements à grande échelle d'engins gourmands en hydrocarbures, conduit plutôt à une augmentation des émissions. Celle-ci est-elle significative ? Et ne tend-elle pas à être compensée par la baisse de l'activité économique qui résulte des affrontements, à tout le moins dans les zones directement touchées ? Une étude scientifique vient d'explorer cette problématique en détail. Le verdict est sans appel : les conflits font obstacle à l'atténuation de la crise climatique.

Publiée fin mars en partenariat avec la revue *Nature* sous la rubrique « Climate Action » et signée Katharina Block, Mengyu Li, Jan Gärtner et Manfred Lenzen, l'étude conclut que les risques d'une perturbation des efforts d'atténuation et d'une intensification des émissions sont aujourd'hui largement sous-estimés, au point qu'elle qualifie les scénarios du GIEC de « trop idéalistes et optimistes » à cet égard. « Si nous voulons comprendre les défis futurs en matière d'atténuation dans l'entièreté de leur complexité et de leur gravité, il est essentiel de développer des scénarios qui prennent en compte les disruptions conflictuelles géopolitiques et celles, socio-économiques, qui y sont associées », résumant les chercheurs.

Certes, le GIEC a synthétisé un scénario, dit « rocky road », dans lequel une résurgence du nationalisme, des préoccupations liées à la compétitivité et à la sécurité ainsi que des conflits régionaux poussent des pays à se concentrer de plus en plus sur des problèmes domestiques ou, au mieux, régio-

naux, avec, pour corollaire, une priorité réduite portée aux considérations environnementales qui débouche sur une forte dégradation dans ce domaine dans certaines régions. Mais cette perspective n'est guère explorée, se limitant surtout à des considérations sur le risque d'un reflux de la coopération internationale dans le contexte d'une possible « déglobalisation » et d'une modification en profondeur des équilibres Nord-Sud. Les risques inhérents à des conflits géopolitiques d'ampleur ne sont pas pris en considération.

Au vu des conflits en cours à Gaza et en Ukraine, qui ont pour effet d'intensifier la fragmentation internationale et les rivalités hégémoniques, on peut en effet s'attendre à ce que l'atténuation de la crise climatique fasse l'objet de davantage d'obstruction à l'avenir, et donc que les trajectoires de décarbonation doivent encore être resserrées.

La méthode suivie par les auteurs de l'étude consiste à distinguer les risques climatiques directs résultant de conflits, liés aux émissions des véhicules militaires, tous genres confondus, et aux destructions de biens, de ceux, indirects, qui relèvent de la redirection de ressources et d'un report de l'attention médiatique, puis enfin, au plan international, d'une modification des relations commerciales, d'un focus sur l'autosuffisance, d'une réduction des transferts de technologie et d'une baisse de la coopération.

Les impacts directs des activités belligérantes sont loin d'être négligeables. 18 mois de guerre en Ukraine ont généré 77 millions de tonnes d'équivalent CO₂, soit davantage que les émissions annuelles de pays tels que l'Autriche, le Portugal ou la Hongrie. L'activité belligérante de la guerre Russie-Ukraine elle-même aurait causé 51,6 millions de tonnes d'équivalent CO₂ sur ses

deux premières années. Les sanctions occidentales ont poussé la Russie à brûler ses excédents de méthane. En incluant les biens détruits, la facture monte à 230 millions de tonnes sur les trois premières années. Un chiffre à mettre en regard des 300 millions de tonnes dégagées par la déforestation qui a résulté de l'utilisation de l'agent orange au Vietnam par les États-Unis, ou encore des 320 millions de tonnes émises suite au sabotage des puits de pétrole koweïtiens lors de la guerre du Golfe.

Prises face à la guerre en Ukraine, les mesures de réarmement des pays occidentaux redirigent des fonds considérables, jusque-là voués au moins en partie à l'action climatique. L'affectation par les pays de l'OTAN de 2 570 milliards de dollars à des dépenses militaires d'ici 2028, en supposant que ces sommes seraient sans elle allées à des équipements photovoltaïques destinés à remplacer des centrales thermiques, représente un surplus d'émissions de 40 gigatonnes d'équivalent CO₂ sur 25 ans, pointe l'étude.

Le secrétaire général des Nations unies Antonio Guterres a mis en garde contre « l'enfer climatique » qui guette l'humanité si elle n'agit pas de manière résolue. Hautement climaticides, les guerres et leurs conséquences (remilitarisation, reflux de la coopération internationale, détournement de l'attention...) vont à parfait rebours d'un agenda de survie. S'il ne semble guère y avoir aujourd'hui d'alternative crédible, pour les Européens, à un renforcement de leurs capacités militaires, il n'en reste pas moins que la menace climatique s'aggrave – la teneur en CO₂ vient pour la première fois de franchir les 430 ppm –, et qu'il n'y a strictement aucune alternative non plus à une transition exponentiellement accélérée vers les renouvelables. ●

Samira Hodaei sait rendre belle la mémoire, si on se réfère à l'utilisation magistrale dont elle fait œuvre avec les points de peinture de verre disposés en trame régulière. On pense à la fabrication des tapis de haute laine au « noué main ». Il faut imaginer, quelle que soit la taille des tableaux (de 180 x 80 cm à 18 x 13 cm), la précision de l'application point par point. Les couleurs vives pour la terre ou le ciel (rose-rouge, bleu pétrole ou vice versa) rallument l'incendie et les boules jaune la trajectoire des tirs de missile (jaune-rouge-bleu) qui ont déchi-queté et mis le feu à « la reine des arbres ».

Sur deux très grands formats (180 x 80 cm), les palmiers ont encore leur couronne parmi les quatorze tableaux en tout. Leur tête, selon le sous-titre de la série, *Find a Face* est mise à mal. L'une brûle, les branches de l'autre sont comme des ailes coupées. On est au cœur de l'action de la destruction. Les moyen formats, majoritairement vus de face, sont des portraits d'après la bataille : que des troncs, plus de tête. Les corps-troncs ont le rouge du sang et le marron du brûlé. L'accrochage s'achève sur un triptyque (malheureusement séparé par une vente à l'unité), où les palmeraies sont traversées par un canal d'irrigation, à l'eau désormais saumâtre. La vue en perspective pénètre au fond de la région d'Arvand Kenar où règne maintenant le silence. ●

Headless Palms de Samira Hodaei, est à voir jusqu'au 10 mai à la Valerius Gallery

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Zeideg fir an d'Kasär

IIII Jacques Drescher

„Naive Friedensprediger gefährden unsere Sicherheit“ (Luxemburger Wort, 19.04.25).



Si fillen sech net sécher;
Si hu gär kal gekricht.
Dem *Wort* seng Journalisten –
Et ass eng al Geschicht.

Si stinn och stramm zur Nato;
Et ass am Fong net nei.
Dem *Wort* seng Journalisten,
Déi bleiwen sech just trei.

Si fäerten Demonstranten,
Déi fir de Fridde sinn.
Dem *Wort* seng Journalisten,
Déi wësse, wou se stinn.

Si wëlle méi Zaldoten,
Mam Seege vun der Kierch.
Dem *Wort* seng Journalisten –
Ma, schéckt se op de Bierg!

Les objets en lutte de Parrocchetti

IIII Loïc Millot

Parce qu'elle est une femme, Clemen Parrocchetti (1923-2016) a été largement éclipsée de l'histoire de l'art. Trouver quelques informations sur elle relève du défi. Heureusement, le Frac Lorraine se tient à l'affût, poursuivant un patient travail de défrichage d'artistes invisibilisées par des siècles de domination patriarcale. Ainsi en est-il de Clemen Parrocchetti, tout juste arrachée à l'oubli grâce à l'exposition monographique qui lui est dédiée, *Dévoré la vie*. Une première, en France.

Dessins, installations, sculptures et peintures de l'artiste italienne composent un parcours qui s'étend sur deux étages du Frac Lorraine. Au bout de l'escalier qui y mène, une première œuvre nous introduit dans le vif du sujet : il s'agit d'une *Lettre d'amour* (*Lettera di amore*, 1981) brodée sur toile de jute, qui restitue en détail les contours et les plis d'une enveloppe. De petit format, la pièce, ornée de sequins, nécessite d'être observée de près. Elle révèle après un laps de temps des formes équivoques : le rabat triangulaire de l'enveloppe peut aussi bien évoquer un sexe féminin, tandis que la toile de fond ressemble à une compresse, et donc à un hypothétique mal d'amour. Ce rapport douloureux et tourmenté, à soi comme à l'autre, qui est au cœur de cette lettre d'amour inaugurale, s'exprime à de nombreuses reprises au sein de l'exposition. Il se cristallise sur des motifs suppliciés et morcelés relatifs au corps féminin (bouches cousues, vulves, œil, sein), mais aussi bien sur les objets domestiques auxquels elle recourt dans ses assemblages – aiguilles, bobines, fils, seringues, poupées et jouets d'enfant, notamment.

Née en 1923 à Milan, Clemen Parrocchetti est issue de l'aristocratie lombarde, un héritage contre lequel elle va se retourner, tant bien que mal, qui lui donnera matière à son engagement. « La contestation fait partie de mon histoire, elle provient d'une éducation familiale trop rigide contre laquelle je me suis rebellée, mais que j'ai subie en partie. Mon amour du dessin et la peinture a été thérapeutique puisqu'il m'a aidé à dénouer des nœuds intimes, à me libérer de peurs et de fantasmes et à me donner l'illusion d'être libre. », déclare-t-elle. Formée à la peinture au milieu des années 1950 à l'Académie des Beaux-Arts de Brera (Milan), elle rejoint en 1978 le collectif d'artistes féministes Immagine, au côté de Milli Gandini, Mariuccia Secol, Mirella Tognola, Silvia Cibaldi et Mariagrazia Sironi. Alors que le droit à l'avortement vient tout

juste d'être légalisé dans la Péninsule, elle participe cette même année à la Woman Art Society, première réunion nationale regroupant des travailleuses de la culture.

De cette période militante, la première salle du parcours présente une œuvre programmatique, *Memento pour un objet de culture féminine* (1973). Sur une plaque d'aluminium, Parrocchetti brode au fil rouge ces quelques mots en guise de manifeste, dans un geste associant la pratique de l'artisanat à un discours émancipateur : « Memento pour un objet de culture féminine composé de bobines et de diverses étoffes librement brodés avec des fils et des rubans et cousues sur une plaque (...) dénonce les conditions de vie de la femme traitée comme un sous-prolétariat pour attirer l'attention sur le problème racial discriminatoire / femme couds et tais-toi / femme pelote à épingles / femme matelas pour les coups bref / femme objet. » Ailleurs, une mini étagère rassemble les ustensiles modernes de la parfaite ménagère (casseroles, assiettes, cintres, mis en série), renvoyant la condition de la femme en Italie à un univers d'enfermement, purement domestique. D'œuvre en œuvre, on assiste à la mise en place d'un alphabet visuel, constitué de mots tissés, de symboles (le triangle, pour le féminin) et de motifs (le cœur, la seringue), dans la lignée musicale ou symphonique d'un Lucio Del Pezzo, par exemple. Dans *Quatre étapes obligées pour une apothéose* (1975), Parrocchetti dénonce au moyen de symboles les rôles traditionnellement assignés aux femmes. Chaque partie de la composition vise respectivement l'un de ces rôles : la seringue désignant l'infirmière, l'enfant emmaillotté celui la mère, le seau



Vue de Barriere (Obstacles, 1978), formée de plusieurs triangles, symbole du féminin chez Parrocchetti

D'œuvre en œuvre, on assiste à la mise en place d'un alphabet visuel, de mots tissés et de symboles

et la serpillière pour la ménagère, enfin une fusette pour la couturière. La présence d'une croix nous rappelle que la religion catholique a largement contribué à maintenir cette situation des femmes. D'où le fait que nombre de ses œuvres possèdent un réveil, ainsi qu'elle le fait dans *Métamorphoses d'une procession* (*Réveille-toi !*, 1978), où un groupe de femmes est entouré d'étranges entités camouflées et menaçantes, en forme de pistolet. Un véritable appel à la sororité et à l'éveil des consciences qui répond au conditionnement et à la désagrégation du corps féminin, si souvent morcelé, fétichisé, particularisé dans ses œuvres textiles et ses peintures, où se reflètent les stéréotypes du male gaze.

Ultime direction de son œuvre plastique : l'animalité et la prédation, esquissant un rapport entre féminisme et écologie, entre l'humain et l'animalité. L'Italie des années de plomb, en pleine ébullition politique et débordement extraparlémentaire, met en avant des figures polémiques comme

le Marquis de Sade, ou s'empare du cannibalisme comme métaphore du néolibéralisme. L'occasion de prendre le mal à la racine, puisque le christianisme repose déjà sur une double injonction de nature anthropophagique (« Mangez, ceci est mon corps ; buvez, ceci est mon sang. », lit-on dans les Évangiles). Des films abordent en outre ce thème pour insister sur la nature prédatrice de la société de consommation, que l'on songe à *Porcherie* (1969) de Pasolini ou aux *Cannibales* (1970) de Liliana Cavani. De son côté, Parrocchetti s'intéresse à des formes de vie jugées secondaires, ou considérées comme nuisibles. Mites, blattes, puces, poux composent alors son environnement poétique, des insectes auxquels l'artiste s'identifie et confère des formes anthropomorphiques, comme dans cette *Danse nuptiale entre deux puces amoureuses* (2002). On entrevoit, dans la dernière salle de l'exposition qui s'apparente à un bestiaire monstrueux et métaphorique des relations entre hommes et femmes, un rapprochement entre domination masculine et les systèmes d'exploitation intensive de la nature par les humains. Se dessine dans toute sa nudité un cycle de la nature (naissance, dévoration et mort), commun à l'humain et à l'animal.

Soit ce que l'on nomme aujourd'hui l'éco-féminisme, une lutte transversale que le Frac Lorraine contribue largement à promouvoir ces dernières années. Et dont Clemen Parrocchetti serait, rétrospectivement, l'une des figures précurseurs. ●

Exposition *Dévoré la vie* de Clemen Parrocchetti, jusqu'au 17 août 2025 au Frac Lorraine, Metz



Découvrez chaque vendredi ce qui fait bouger le pays.
Sur papier et en digital.
Gratuitement pendant un mois.
Faites le test.

zbelgacem@land.lu
(+352) 48 57 57 . 1



S

T

|

L

land

25.04.2025

Longue tige

III France Clarinval

L'attente est longue, sa saison est courte. Blanche, violette ou verte, l'asperge annonce le début du printemps et des jours qui rallongent. Traditionnellement, les premières asperges apparaissent sur les tables des restaurants et les étals de marchés à partir de la mi-mars. À peine trois mois plus tard, la Saint-Jean marque la fin de la saison. Le nom asperge vient du grec *asparagos*, un terme générique pour nommer les jeunes pousses tendres d'un végétal quelconque. De son nom latin *Asparagus officinalis*, c'est une cousine éloignée du poireau et de l'oignon et fait aussi partie de la famille des liliacées. On la consomme depuis plus de 2 000 ans, en particulier sur le pourtour méditerranéen. L'asperge a suivi le même parcours que la vigne du Moyen-Orient vers l'Europe, y compris au Nord. Par analogie formelle, on prêtait à l'asperge des vertus aphrodisiaques. Sa forme phallique a aussi donné l'expression argotique « aller aux asperges » pour désigner le racolage des prostituées. Plus sérieusement, le médecin Hippocrate recommandait l'asperge pour soigner les diarrhées et les douleurs de l'urètre : l'aspargine qu'elle contient est un excellent diurétique et d'autres composés stimulent l'élimination rénale. Ce même composant donne une odeur soufrée à l'urine, mais moins de la moitié de la population perçoit ce parfum.

Dans l'Antiquité, la diffusion de l'asperge suit celle des légions romaines. Après cette période faste, la tige tombe dans l'oubli gastronomique pour ne garder que ces vertus médicinales. Les moines herboristes cultivaient l'asperge comme l'atteste un texte de 1469 à propos du jardin des chanoines de la collégiale Saint-Amé, dans le Nord de la France. Peu à peu, à force de sélection, son calibre s'est accru et son goût est devenu plus doux. Surtout, les maraîchers des cours royales ont développé la technique de la buttée : en enveloppant la base de la plante de petits tas



livier Hoffmann

de terre, les asperges restaient blanches, plus tendres et moins fibreuses. L'asperge était alors considérée comme un légume de luxe. Vers 1750, les maraîchers d'Argenteuil (dans le Val d'Oise) se spécialisent dans sa production. D'une culture noble et exclusive, l'asperge se démocratise et fait son apparition sur les marchés ainsi que dans les ouvrages culinaires.

Les différentes couleurs d'asperges proviennent du mode de culture et des techniques de protection de la lumière : la « griffe », le rhizome sous-terrain est enfoui sous les buttes de terre légère. Les sols sablonneux donnent des tiges bien droites. Les tiges (ou turions) poussent à l'abri de la lumière et restent donc blanches. Laissées à l'air libre, elles deviennent violettes puis vertes sous l'action chlorophyllienne du soleil. La récolte complète n'intervient qu'au bout de trois ans et les griffes produisent environ pendant dix ans.

Cultiver l'asperge est un art qui se perd. La production d'asperge blanche stagne dans le monde car elle demande une importante main d'œuvre au moment de la récolte. En revanche, l'asperge verte voit sa production se développer. Aujourd'hui on trouve toute l'année des asperges vertes en provenance du Pérou. Le climat du pays offre deux récoltes par an et un programme étatique d'irrigation a permis la mise en culture d'immenses terres désertiques. Plus de 45 000 hectares de ces terres ont été cédés à des agroindustriels. Une agriculture

intensive qui épuise les nappes phréatiques et où les ouvriers journaliers vivent dans des conditions précaires.

On évitera donc ces asperges du bout du monde pour préférer des provenances plus proches, celles de Malines, au Nord de Bruxelles, des Landes ou de... Hunsdorf, sur le versant Ouest de la vallée de l'Alzette à la hauteur de Lorentzweiler. La famille Hoffmann, installée « Um Sonneberg », s'est bâti une solide réputation au Luxembourg grâce à ses asperges. D'une plantation pour la consommation familiale, les surfaces ont été progressivement agrandies après qu'un certain Georges Eischen, patron de La Provençale se soit arrêté dans le coin alors qu'il faisait une balade en VTT. « Je leur ai pris vingt kilos un lundi de Pâques, puis encore vingt kilo le lendemain. À l'époque, ils exploitaient un demi-hectare », racontait-il au *Land* en 2022. Aujourd'hui, entre 25 et 30 tonnes d'asperges sont récoltées selon les saisons sur les onze hectares de l'exploitation. La famille embauche une dizaine de saisonniers pendant les trois mois de récolte des asperges. Il faut les cueillir tous les jours dès qu'elles sortent de terre pour qu'elles restent bien blanches.

Reste à les cuisiner dans son *Petit traité de l'asperge* (éditions Le Sureau) Pierre-Brice Lebrun explique : « Il faut cuire les asperges blanches debout, pour que la tête cuise à la vapeur et le pied dans l'eau ». La verte n'a pas besoin d'être épluchée, elle se dore à la poêle ou au four. Les recettes signées avec le chef Martin Fache, passent de la classique sauce mousseline, au risotto, au bavarois ou à la focaccia. ●

DAS PHÄNOMEN

Turnen

Am Samstag gegen 17 Uhr waren die Turnathleten auf der Matte fast alle durchgehend sicher auf den Beinen. Es handelte sich schließlich um das Finale der Europameisterschaften im akrobatischen Turnen. 1 200 Athletinnen und Athleten aus



23 Nationen fanden sich in der Coque ein – Frauen und Männer drehten Schrauben in der Luft, hielten Handstände auf den Köpfen ihrer Partner, tanzten über die Turnmatte und beeindruckten mit akrobatischen Figuren (Foto: Vo Noël). Um das Niveau zu erreichen, das am vergangenen Wochenende geboten wurde, müsse man rund 30 Stunden pro Woche trainieren, erklärte ein Trainer des belgischen Teams gegenüber dem *Land*. Die Sportart, deren Wurzeln im sowjetischen Osteuropa des 20. Jahrhunderts liegen, ist inzwischen auch in China, Belgien, Portugal und Großbritannien beliebt. In Luxemburg gibt es bislang noch kein eigenes Team, doch

der Wettbewerb in der Coque soll helfen, diese Unterdisziplin des Turnsports hierzulande zu etablieren. Immerhin bietet sie Zukunftsperspektiven: Die besten Athleten werden später etwa vom Cirque du Soleil angeheuert, um dort eine Kunstform zu zeigen, die sich kaum durch künstliche Intelligenz ersetzen lässt. Rund 4 000 Zuschauer kamen vergangene Woche in die Coque, um diesen Sport zu erleben – eine faszinierende Mischung aus Tanz, Gruppenchoreografie und Akrobatik. Dennoch stellt sich die Frage, ob sich die körperlichen Höchstleistungen nicht besser am Bildschirm verfolgen lassen: Die Kombination aus

Nahaufnahmen und Weitwinkelbildern verleiht dem Spektakel eine intensivere, dramatischere Note. Vor Ort hingegen ist alles in grelles, statisches Licht getaucht – verständlich, denn die Jury muss den Überblick behalten, und die Sportler dürfen durch keine Stroboskope abgelenkt werden.

Wie kommt es, dass einen das Turnen so fesselt, dass man immer wieder aufs Neue die Kraft aufbringt, sich durch die Luft zu schleudern? Wir haben beim *Tageblatt*-Journalisten und langjährigen Turner Sidney Wiltgen nachgefragt: „Turnen ist ideal zum Abschalten, man muss sich dabei zu 100 Prozent

konzentrieren“, sagt er. Man lote dabei mentale und körperliche Grenzen aus: „Ee Flick-Flack no hannen muss ee sech mol trauen, dat ass jo eng ganz onnatierlech Beweegung fir ee Mënsch.“ Initial wurde die Entscheidung fürs Turnen allerdings von seinen Eltern getroffen. „Mit vier war ich ein sehr aktives Kletterkind. Da meine Mutter selbst Turnerin war, nahmen sie mich mit in den Sassenheimer Turnverein.“ Wenn der Journalist Wiltgen heute am Schreibtisch sitzt – verspürt er da manchmal den Wunsch, mit dem Cirque du Soleil um die Welt zu reisen? „Ech géif léien, wann ech Nee géif soen“, meint er schmunzelnd. Zuletzt habe er deren Show in Düsseldorf

gesehen – „dat war Wansënn“. Wer viel trainiere, träume eben manchmal von einer Profikarriere. „Mee mäi Reality-Check seet mer, datt dat awer net meng Liga ass.“ SM



PRINTED IN LUXEMBOURG